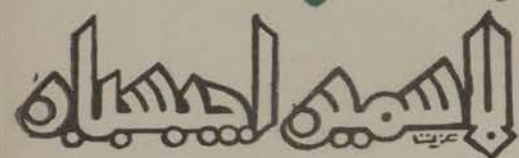
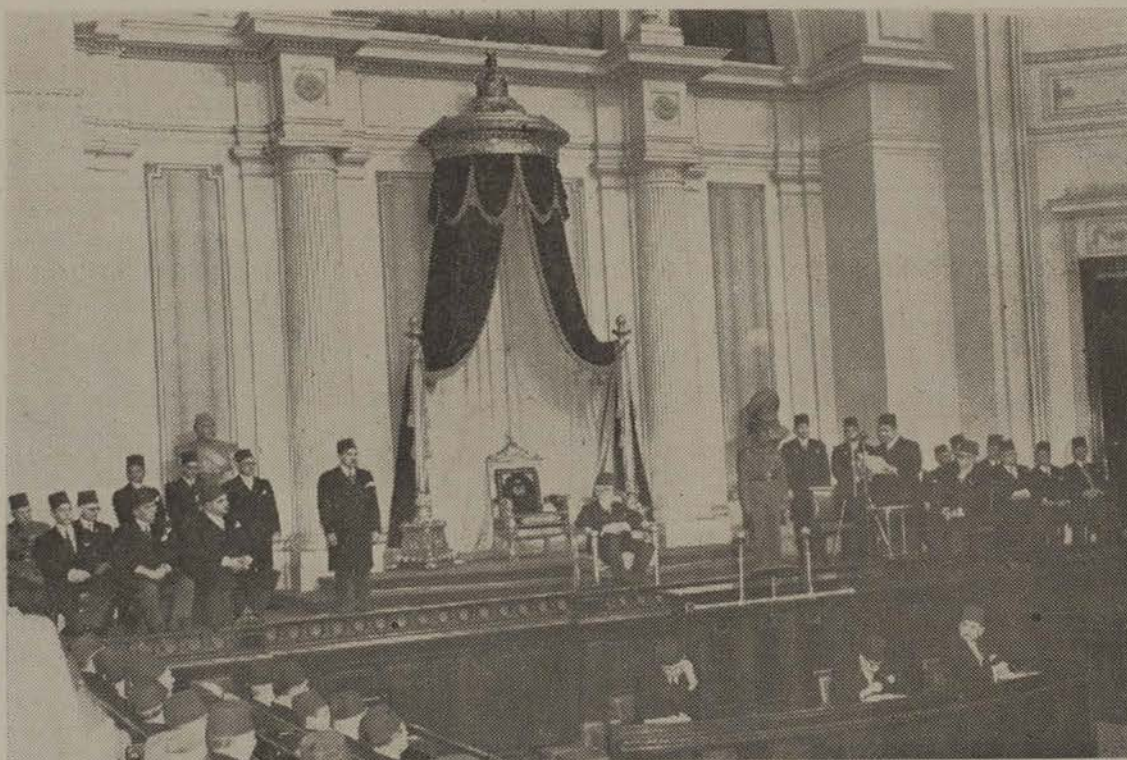


la semaine égyptienne

la plus importante revue d'Orient



Organe Officiel du Comité Egypte-Grèce



S.A.R. le Prince Mohamed Aly entouré des Princes de la Famille Royale, des Membres du Gouvernement et des dignitaires de la Cour écoutant le Discours du Trône que lit le Président du Conseil S.E. Mahmoud Fahmi El Nokrachi Pacha.

Ont collaboré à ce numéro :

Claudine Burel, François Talva, René Dumesnil, Paul Guth,
Fouad Abaza Pacha, Henri Membré, Spyridion Pappas, Costa Kerofilas,
A. Khedry, Raymond Cogniat, Dr. Hans Hickman, A. Shual,
Eloy Trouvère, Orion, Sem, etc. etc.



HELLENIC AIRLINES
“HELLAS”

ont le plaisir d'annoncer l'extension, jusqu'à Alexandrie, de leur ligne Athènes-Londres, inaugurant ainsi un service bi-hebdomadaire entre Alexandrie, Athènes et Londres.

ALEXANDRIE-ATHENES

DIMANCHE — Départ: Alexandrie 06 h. 30 JEUDI — Départ: Alexandrie 14 h. 00
 DIMANCHE — Arrivée: Athènes 10 h. 00 JEUDI — Arrivée: Athènes 17 h. 30
 Jonction avec le service direct Athènes-Londres qui part d'Athènes à 11 h. 00.

ATHENES-ALEXANDRIE

JEUDI — Départ: Athènes 09 h. 00 SAMEDI — Départ: Athènes 14 h. 00
 JEUDI — Arrivée: Alexandrie 12 h. 30 SAMEDI — Arrivée: Alexandrie 17 h. 30
 Jonction avec le service direct Londres-Athènes de la veille.

Prix des billets Alexandrie-Athènes Alexandrie-Londres

Aller L.E. 17,000 L.E. 61,500 Aller et retour . . L.E. 30,600 L.E. 110,600
 Plus 15 pour cent de la moitié du prix de retour imposé par le Fisc du Gouvernement Grec.
 Surcharge: (bagages) . . . P.T. 17 par kilo. Fret P.T. 13,5 par kilo.
 Bagages Franco de port 30 kilos.

POUR TOUS RENSEIGNEMENTS S'ADRESSER A:

M I S R S H I P P I N G S . A . E .

Le Caire — 48, rue Ibrahim pacha, Tél. 46302/3. Port-Tewfik — Im. Messageries Maritimes, Tél. 134.
 Alexandrie — 30, rue Chérif pacha, Tél. 29617. Athènes — 4, rue Mitropoleos, Tél. 33114.
 Port-Said — Rue Eugénie, Tél. 610.

AINSI QU' AUX DIVERSES AGENCES DE VOYAGE

La Bière

STELLA

Est et Restera

La Première du Pays

la semaine égyptienne

la plus importante revue d'Orient

STAVRO STAVRINOS, Directeur

Abonnement Annuel Egypte P.T. 200
Luxe P.T. 250

Rédaction - Administration :

25, Hassan Sabry Pacha, Zamalek
LE CAIRE — Tél. 49235

Un Ministre Hellène parle du relèvement de son pays

Le JOURNAL DE GENEVE a publié dans son numéro du 4 novembre l'interview suivante de son correspondant à Paris avec le Ministre grec de la Presse et de l'Information :

Nous avons interviewé, à son passage à Paris, où il se trouve pour l'inauguration d'une exposition de photographies grecques, M. Michel Ailianos, Ministre de l'Information.

M. Ailianos est un homme jeune, à l'air énergique, qui parle à perfection notre langue. Dès le début, il tient à nous dire le plaisir qu'il a de répondre aux questions d'un journaliste suisse. Il aurait souhaité, ajoute-t-il, pouvoir s'arrêter en Suisse, en rentrant dans son pays. Il aurait pu ainsi nous réitérer personnellement l'expression de l'indéfectible gratitude de la Grèce pour notre œuvre d'assistance pendant la guerre et, en même temps, prendre contact avec les nombreux et fidèles amis que l'Hellénisme possède chez nous. Les circonstances ne se prêtant pas à cette visite, il espère que le « Journal de Genève » voudra bien se charger de transmettre au peuple suisse son hommage d'amitié et d'admiration.

— Quelle est, M. le Ministre, la situation actuelle en Grèce au point de vue des opérations militaires ?

— Les rebelles communistes ont subi une défaite écrasante dans les combats du mont Grammos, dans lesquels, cependant, ils possédaient tous les avantages du terrain. Leurs pertes ont été extrêmement lourdes et le « réduit » qu'ils avaient fortement organisé dans ses régions montagneuses et d'un accès difficile a été anéanti.

» Sans l'aide que nos voisins du nord, au mépris des obligations internationales et des décisions de l'ONU, continuent à fournir à Markos, les derniers revers que celui-ci a subis auraient marqué la fin de la rébellion.

» Malheureusement, les insurgés ont pu, encore une fois, s'enfuir chez nos voisins septentrionaux, s'y reformer et reprendre de nouveau, à partir du territoire étrangers — quoique sur une moindre échelle cette fois-ci et avec des effectifs réduits qui se

ressentent de leur défaite — leur œuvre de dévastation sur nos zones frontalières.



» L'assistance fournie aux rebelles par l'Albanie, la Yougoslavie et la Bulgarie, a été dûment constatée par l'organe impartial que constitue la Commission d'enquête balkanique. La continuation de cette aide met donc le prestige de l'ONU en jeu. « L'affaire grecque » est devenue ainsi une pierre de touche décisive qui permettra de mesurer l'efficacité de l'action pacificatrice de l'ONU et les espoirs que les peuples pourront, à l'avenir, mettre en cette organisation.

— Quels sont, M. le Ministre, les moyens que les rebelles mettent en action pour troubler la paix en Grèce ?

— Tous les moyens leur sont bons et leurs méthodes relèvent du terrorisme le plus impitoyable. Dévastations, destruction systématique des ponts, voies ferrées et autres ouvrages d'art, ils ne reculent devant rien. Leur fureur aveugle se dirige avec un incroyable acharnement contre leur propre pays. Leur but est de terroriser la population, de briser son moral, de l'acculer à la misère et au désespoir, afin de la mettre plus facilement à leur merci.

» Depuis quelques mois cependant, la déportation massive d'enfants a mis le comble à l'horreur de leurs

procédés. Cet arrachement de la jeunesse hellénique à ses foyers, cette transplantation odieuse de ces malheureux enfants dans des milieux hostiles à la Grèce, où on leur inculque la haine de leur patrie, le mépris de leur famille, l'aversion envers les croyances et traditions nationales, est un des plus grands crimes collectifs qui aient été jamais entrepris contre la personne humaine.

» Espérons que l'opinion des pays civilisés exigera qu'un terme soit mis à cette violation des droits humains les plus élémentaires, et que les enfants enlevés seront rendus à leurs parents.

— Dans les conditions, M. le Ministre, dont vous venez de nous tracer le tableau, la reconstruction de la Grèce est-elle chose possible ?

— Certes, il y a dans la rébellion un obstacle sérieux qui ralentit notre effort. Mais la ténacité et le courage du peuple grec sont grands, grande aussi la sollicitude des Alliés et plus particulièrement, à l'heure actuelle, des Etats-Unis.

» Ainsi que j'ai déjà eu l'occasion de le dire, le but de l'assistance alliée est d'aider à la reconstruction du pays. Une condition du succès de la reconstruction est d'extirper la rébellion, et ceci explique la contribution alliée en fournitures militaires.

» A cause de l'activité des bandes, le rythme de la destruction a été rapide, mais incomparablement plus rapide la reconstruction. A cette reconstruction les Alliés ont participé jusqu'ici pour 208 millions de dollars et la Grèce pour 400.000.000 de dollars. Ces chiffres montrent clairement l'importance de l'effort hellénique.

» Les statistiques officielles publiées dans la récente brochure « La Grèce au travail » font foi de l'énergie avec laquelle le peuple grec relève des ruines accumulées par la guerre et accrues par les tristes exploits des bandes communistes.

» Je ne puis, certes, citer ici tous les chiffres. Songez cependant, qu'en ce qui concerne la production agricole de la Grèce, son rendement en tonnes, qui était tombé verticalement

(La fin à la page 16)

CONTE

MONA

par Claudine BUREL

MONA vivait hors du temps, hors des heures du jour, et des lenteurs de la nuit, hors des préoccupations quotidiennes, hors de ses devoirs de mère et de ses séductions de femme.

Chaque matin, vers sept heures, Jean, son mari, l'éveillait d'un chatouillement à la nuque.

— Hum, grognait Mona. Encore le matin !

Bientôt, chatte joueuse, elle trépignait et faisait gonfler les draps. Une volte-face, elle sautait sur la descente de lit, abasourdie, et courait soulever les rideaux. Pleuvait-il ? Elle jouait avec les gouttes d'eau qui filtraient par les interstices, les tapotait, en humectait ses lèvres, cognait aux vitres, s'interrogeait sur la longueur des averses. Ah ! les giboulées de mars, leur imprévu, leur fantaisie juvénile ! Son mari, lui, ne l'entretenait que « ferraille ».

Avant que les enfants s'éveillent, elle était au jardin, touchait les herbes fines qui se dodelinaient, une perle molle à leur cime, puis la perle s'écrasait sur la terre avide. Mona avait beau les capter pour les laisser glisser sur ses ongles elles s'enfuyaient toujours vivement, s'étiraient sur la peau, enfin, tombaient pour rebondir parfois sur une corolle étonnée. Dans le potager, les choux s'élançaient et leurs feuilles n'étaient que conques offertes avec leur bijou d'émeraude et d'eau luisante que les joints des nervures se jalouaient ; parfois, de l'un d'eux s'échappait le trésor qu'une feuille voisine happait avec délice. Mona caressait les lauriers, et, de l'index, faisait trembloter les rameaux de l'asperge.

Elle appelait ces bonheurs « ma grâce d'état ».

Jean ne manquait ni de cravates, ni de chaussettes, mais on lui distribuait tout avec un œil si lointain que le malheureux ne cessait de crisper sa lèvre inférieure qu'il avait bien ourlée et, qu'autrefois, au temps de leurs fiançailles, Mona aimait grignoter. Jean soupirait. Que lui reprochait-il ? Seulement...

Elle jouissait des jours ensoleillés et, quoiqu'elle s'y sentit plus gaie, elle préférait la pluie et ses sonnailleries contre les carreaux ; le soleil est sans mystère, il incline peu aux épanchements. « A moi, criait Mona, les charmes des impressions tendres » ; elle proclamait qu'une giboulée éveillait en elle tous les sentiments de la possession. Elle disait que la perplexité des nuages avant la pluie suscitait en elle une excitation supérieure à ce qu'elle avait jamais éprouvé devant son fiancé, que l'attente des gouttes n'était que délices, que voir crever les nues diluait ses chagrins, que la giboulée tintinnabulant sur les ardoises stimulait ses instincts d'allégresse et qu'enfin, le glissement des ruisseaux, les clapotis des torrents miniatures, le suintement des sources éveillaient en elle une sorte d'eurythmie dont elle jouissait avec ingénuité. Du feuillu des haies, elle humait voluptueusement les senteurs mouillées que les rameaux répandaient.

— Mona, appelait Jean, bébé pleure.

Elle s'en revenait, le regard insoucieux, la démarche sautillante et, saisissant sa fillette lui susurrant une berceuse ; l'enfant riait au plafond, tandis que Jean, ébahi, invoquait, mains levées, une explication divine cependant que Mona lui décochait de malicieuses œillades.

Les invités des dimanches et des jours de fête félicitaient Jean de ce qu'ils nommaient — vieux cliché des conversations romantiques — « votre aérienne créature » ; ce compliment, narquois, lui semblait-il, aiguillait sa jalousie autant que les airs penchés des hommes. Jean leur en voulait de la légèreté avec laquelle ils s'entretenaient de sa femme qui, pensait-il, ne pouvait être que sérieuse. La plus amusée était Mona qui, devinant ses hôtes, balançait d'un désir à l'autre, et jouait de leurs espoirs, sans cesse déçus, avec une main virtuose sur le clavier propre à l'univers féminin. Elle prodiguait les baisers à son fils, lequel, amoureux en puissance, ne recevait aucune de ces caresses, aucun de ces tapotements dévolus aux enfants, les hôtes masculins feignant de l'oublier !

La bonté naturelle de Jean n'émouvait point sa femme, elle n'imaginait pas que son mari pût agir autrement que délicatement avec elle, et ne se souciait pas de ses déceptions. Lui, souvent dépité, se méprenant sur les fantaisies de Mona qu'il ne croyait qu'originale alors qu'elle était aussi égoïste, reportait ses élans de tendresse sur ses enfants. Mais le garçonnet adorait sa mère, et la fillette la copiait.

En promenade, souvent, couchée sur l'herbe, Mona en considérait les épis minuscules, essayait d'attraper les sauterelles et si, par chance, elle en saisissait une, l'examinait méticuleusement, déployait ses pattes vertes, ou se surprenait à admirer une autre de ces bestioles aux teintes carminées. Brusquement, la conscience de l'heure l'éveillait. Se préoccupait-elle du retour de Jean ? Non ; le programme radiophonique concentrait son attention sur quelques disques désuets. Holà ! Vite au pavillon !

Un midi, elle bondit jusqu'à Jean et, coquette, invita :

— Ce soir, on joue au concert le ballet de la Belle au bois dormant. Viens-tu ?

L'émotion assourdisait sa voix.

Jean tenta de la ramener à lui.

— Laissons les enfants à grand-mère, et faisons une promenade tous les deux. Dis, Mona ? Dis ? suppliait-il, enroué par une inavouable tendresse.

— Non, non, très cher, Tchaïkowsky ! Tchaïkowsky !

Ce refus le poussa à hurler :

— Assez !

Eut-elle prescience de la brisure ? Elle se courba pour regarder les ébats d'une libellule qui venait de se fourvoyer jusque dans la salle à manger. Déjà, exorcisée des soucis conjugaux, elle épanchait son âme en désirs purs, supraterrrestres.

La salle de concert était trop proche, elle y courut. Parmi les piétinements des auditeurs, elle s'assit, pleine de quiétude et d'appétence, tandis que l'orchestre déroulait une gamme infinie de notes de conte de fée. Jouissance ! Jouissance heureuse !

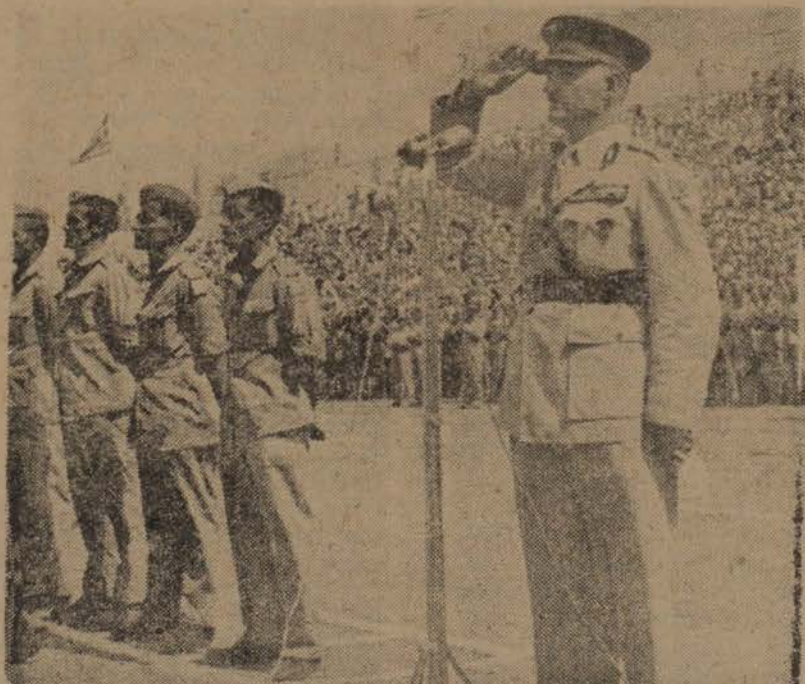
Le lendemain, Jean s'éveilla seul et triste, sa main s'aventurait sur l'oreiller voisin qui simulait encore l'arrondi d'une tête fine, il pressa le drap, puis sa main lourde, lourde, s'avança vers la table de nuit où résonnait le réveille-matin, et plus pesante qu'un bloc, s'abattit, trop lasse, contre le bois du lit.

Mona s'était enfuie.

Claudine BUREL.



S.M. le Roi des Hellènes PAUL 1er remet aux soldats repentis de Macronysson des fusils. Cette cérémonie émouvante eut lieu au Stade d'Athènes en présence des Ministres, des autorités militaires et d'une foule énorme qui ovationna chaleureusement le Souverain.



Le Colonel BAIRACTARIS, l'âme vigilante qui opéra le miracle, au garde-à-vous lors de la cérémonie au Stade d'Athènes.

Divertissement Linguistique

par François TALVA

Les étrangers s'étonnent de voir les français veiller avec autant de soin à la pureté de leur langue. La langue écrite, il va sans dire ! Il est difficile de savoir si cet étonnement comporte une grande admiration. Peut-être sont-ils simplement surpris de nous trouver attachés à d'uniques questions de forme. Cela s'accorderait si bien avec l'accusation de légèreté qu'ils ont, non sans dessein, répandue à notre sujet, autour de nous !

Or, aujourd'hui, qui maintiendrait cette accusation, de bonne foi ? La pureté de la forme, cette vieille lune ! Qui s'en soucie ?

Sans doute avions-nous outrepassé les limites.

Le temps n'est pas très éloigné cependant où, le « Normandie » affrontant pour la première fois l'Océan, s'éleva entre français une vive discussion sur le... sexe du fameux navire. Fallait-il dire « la Normandie », « la Normandie » ? On ne sait plus quel aréopage décréta qu'il fallait dire « la Normandie », en vertu de vénérables antécédents et de règlements intangibles. A la radio, dans les journaux, on s'efforça donc de dire et d'écrire « la Normandie ».

Soudain, dans le port de New-York — déjà ! — le colossal navire est la proie des flammes. Gros émoi ! out craque dans le paquebot, tout craque en nous, et jusqu'à la syntaxe ! Dans l'affolement, nous retrouvons la langue de la nature et, d'un commun accord, nous déplorons le sinistre qui met en danger « le Normandie ». **Le Normandie !** C'est l'instinct qui l'emportait ; c'est la nature qui reprenait ses droits, contre tous les grammairiens de France et de Navarre ! C'est la vie-même qui balayait ces règles artificielles qu'on avait voulu imposer à un géant ! Avait-on été assez stupide de vouloir le traiter comme une corvette ?

On dira que c'est se monter beaucoup la tête au sujet d'un simple article défini, d'un mot de deux petites lettres ! Soit ! Pourtant, cet exemple démontre que la langue n'est pas faite par les académiciens, mais par le peuple. Montaigne, déjà, n'écoutait que les crocheteurs du port-au-foin. C'est en effet dans les milieux populaires que la langue vit, se maintient en richesse et en force. Feu M. René Doumic n'y entendait mie ! Du reste, il eut maille à partir avec certains de ses confrères qui lui reprochèrent, à force de suivre le « bon usage », de désincarner la langue. Louis Bertrand lui-même — qui l'eût cru ? — rapporte qu'il s'est plaint maintes fois, en séance, « que notre dictionnaire, à force d'exclusions ou d'omissions fût réduit à l'état squelettique. L'usage de la cour et de la ville, c'étaient trois cents mots environ. Or, il n'y a plus aujourd'hui, ni cour, ni ville. Il y a l'usage de tout le monde, que nous avons mission de contrôler. Je faisais remarquer, d'ailleurs, continuait-il, qu'à côté de l'usage de la conversation, il y a l'usage littéraire, qui est immense, qui comprend maintenant à peu près tous les vocabulaires. ceux des arts, des sciences, des métiers, des sports. Nous ne pouvons pas négliger cette invasion formidable de mots techniques ou spéciaux. J'ai même insisté, à plusieurs reprises, pour faire admettre quelques provincialismes employés par nos meilleurs auteurs. La routine est invincible ».

En effet, Monsieur René Doumic était un peu têtue. Il ressemblait assez à ces singuliers ronds-de-cuir qui vouent aux règlements un amour absolu. Plus ils étaient vieux, plus il les trouvait respectables. Pour lui, rien n'était révolu.

Il n'entendait pas prohiber seulement les provincialismes, il désirait aussi fermer la frontière à tout mot de provenance étrangère. Il fut un temps, en effet, où certains français refusaient tout apport étranger dans leur langue, au nom d'un chauvinisme entêté, d'une xénophobie qui tenait de l'orgueil, au nom également d'un traditionalisme qui ne jurait que par la Grèce et plus encore par Rome ! Encore faut-il dire que M. Doumic, quand d'aventure il se trouvait à Rome, n'avait de cesse qu'il ne fût revenu dans son logis de Paris ! Cet homme n'était à l'aise qu'en deçà des frontières !

Bref, eût-on suivi ses conseils, notre langue serait devenue chaque jour plus squelettique. Le bel usage ? Il est parfois très déconcertant. Chacun sait qu'au Grand Siècle, les « vatères » étaient inconnus. Non pas seulement parce que nos « vatères » sont une invention moderne, mais parce que les contemporains du Roi-Soleil, malgré leurs mouches, leurs perruques et leur poudre, étaient moins délicats en gestes qu'en propos. Bref, ils posaient culotte là où ils se trouvaient ! On a même dit que les escaliers étaient assez propices à ce délestelement. Il est certain, en tout cas, que le guide de Chambord ou de Versailles serait fort embarrassé si vous lui demandiez où se trouvait le « petit coin » de Français Ier ou de Louis XIV ! Je sais que la curiosité serait un peu déplacée, mais voyez aujourd'hui notre ennui : Nous voilà sans traditions dans ce domaine !... Le peuple consent, lui, à user des « cabinets », il commence même à se servir des « vatères », mais, dans les milieux dits délicats, on a recours aux subterfuges et, après avoir admis quelque temps « le petit coin », on a cru découvrir le fin du fin en adoptant le terme de « toilette ». Ce qui est, à mon gré, faire insulte au visage ! Bref, si le peuple ne tient pas bon, nous serons bientôt, par afféterie, préciosité, raffinement, super-élégance, en pleine confusion !

Si l'on entend galéjade à ce propos, veut-on bien remarquer que dans certains milieux, les mêmes, il est impropre de dire que l'on a une « automobile ». Monsieur prend sa « voiture » ! En revanche, le métallo du pays est tout fier de vous montrer sa « bagnole ». Nous ne disons pas : allons-y pour « balle mot « voiture » est signe de distinction, alors, c'est que la distinction, une fois de plus, ne sait pas distinguer ! Car, un fiacre, un camion, un tombe-gnole », mais si l'on veut nous donner à croire que reau sont aussi des voitures. Donc, au nom de la distinction, on fait perdre à la langue, non seulement sa richesse, mais encore sa précision.

On lui fait perdre aussi son relief. Mais, au goût de certains, relief, sonorité, sont choses si peu discrètes, tellement puérides ! L'harmonie imitative, par exemple, quel jouet pour enfants ! Nous sommes gens évolués, nous avons dépassé le stade de ces enfantillages ! Or, si l'on consent encore à dire « le glouglou » d'une bouteille qui se vide, le « cui-cui »

des oiseaux, le « tic-tac » d'une montre, quelle difficulté n'éprouvons-nous pas cependant pour rendre certains bruits et les différencier les uns des autres ? Il faut bien le reconnaître, les anglais disposent d'une incroyable quantité de termes qui, par l'agencement des consonnes et des voyelles, imitent à merveille le bruit que l'on veut évoquer : « to fizz », « to hiss », « to wheeze », « to whizz », « to creak », « to crunch », « to clatter » etc... alors que le français n'a souvent qu'un mot pour désigner deux sons qui, tout en étant voisins, ne sont pas identiques. Aux Anglais, il suffit parfois de la différence d'une seule lettre : comparez « to squeak » et « to squeal » ; ou d'une longue à la place d'une brève : « to wheeze » et « to whizz ».

Cela étant admis, nous ne saurions pourtant nous rendre solidaires de ceux qui s'en vont proclamant que la langue française est pauvre. Elle risquerait de le devenir, sans doute, si on écoutait ceux qui inconsciemment la censurent ou la châtrent. Mais, quand les Anglais accusent notre langue de ne fournir qu'un mot pour dire qu'on aime une femme et qu'on aime une langouste (ils ont, eux, « to love » et « to like »), nous sommes tout à fait à l'aise pour rétorquer qu'ils n'ont qu'un mot à leur tour pour désigner la bouche d'une femme et la gueule d'un hippopotame ! On connaît la lettre que Voltaire envoya à un ami d'Italie pour détruire l'accusation de pauvreté formulée contre le français. Nous ne sommes pas dans l'embarras aujourd'hui pour dénoncer, la paresse anglaise qui n'a que le mot « box » pour désigner une boîte, une caisse, et, par-dessus le marché, une loge d'opéra ! qui nous propose le seul mot « bell » pour sonnette, cloche, clochette, grelot, ou qui n'a d'autre terme que « cap » pour bonnet, toque, casquette, béret etc... Remarquons encore que nos élèves savent distinguer d'un seul mot un thème d'une version, alors que leurs frères Anglais doivent préciser le genre de leur traduction. Nos gens d'église ne risquent point de confondre le benédicité avec les grâces. Bref, dès que le Français donne du relief à sa langue, il peut gêner considérablement son voisin d'outre-Manche, car, quel mot anglais traduirait convenablement « rafiote », « guinguette », « quinquets », ou des verbes tels que « rissoler », « oceller », etc... ?

Nous savons le péril que nous encourons à vouloir reprendre ainsi notre langue, car les Anglais pourraient nous livrer le même genre d'assaut ! Aussi, n'est-ce pas là tout à fait notre propos ! Mais nous voulons affirmer qu'une langue ne saurait se laisser appauvrir par des hommes qui travaillent portes et fenêtres closes. Une langue n'a que faire dans une bouche qui se maintient fermée, elle doit crier, gueuler au besoin ! Elle agglutine mal les mots artificiels, fussent-ils pétris de grec et de latin. Elle abdique devant les termes longs et compliqués. Du moins la française. Nos pédants ont eu beau lever les bras au ciel lorsque le vulgaire a adopté le mot « autorail » (un mot grec suivi d'un mot anglais, quelle hérésie !) ils ont dû s'incliner, la voix du peuple a été plus forte que la leur. Cependant, le peuple n'y avait mis aucune préméditation ! Très vite, fut abandonné le terme d'automotrice, et « micheline » vécut à peine plus longtemps, si joli que le terme, malgré son origine commerciale, eût pu nous paraître. Le mot, comme un homme, comme une femme, a sa personnalité. Il s'impose de lui-même, ou de lui-même, il se retire. Il a deux fonctions à remplir s'il veut vivre : d'une part, il doit se confondre avec

l'objet qu'il représente, en traduire, si l'on peut dire, l'âme ; d'autre part, il doit pouvoir traduire succinctement l'impression même que nous recevons de l'objet. « Micheline » était trop gracieux pour une chose d'acier qui, sur des chemins d'acier, déchire l'espace. « Automotrice » était trop long, et rappelait trop les premières voitures de la période d'essai. Au contraire, le mot « autorail » est rigide, net, et il définit en deux mots hardiment accolés l'objet qu'il représente.

N'a-t-on pas remarqué que le terme « aéroplane » a déjà fait son temps ? Plus bref est le mot « avion » qui l'a supplanté, plus mâle, d'un manie-ment plus commode. Pourquoi, sous prétexte de science, vouloir nous imposer des mots qui n'en finissent plus ? Certains Vadius fulminaient dès qu'on leur parlait de « football », criaient comme des écorchés. Comment dire alors ? Le ballon ? Absolument impropre et déjà en usage. « La balle au pied » ? Naïf aveu d'indigence linguistique et incompréhension absolue de la psychologie des mots. Au contraire, « football » est ferme, et il dit le mouvement et la vivacité du jeu. Il ne s'agit pas de rejeter en bloc les termes savants ou savamment composés. On admet l'hydravion, l'hydroglisseur et beaucoup d'autres encore, parce que ces mots, suggèrent, par leur son, la vertu dominante de l'objet désigné.

Qu'importe au génie d'une langue que les mots soient importés d'ici plutôt que de là, si le génie n'a aucune peine à s'en accommoder ? Le seul écueil à éviter est plutôt d'employer ces mots à rebrousse-poil, d'adopter par exemple, de faux anglicismes. Nous disons un « shake-hand » quand les Anglais disent « hand-shake ». Nous disons « wattman » et ce mot n'est ni anglais, ni américain. Nous prétendons faire du « footing », alors que les Anglais simplement « walk », ou « do a bit of walking » ou encore « go for a walk ». Nous allons au « dancing » et les anglais vont « to the dance » ! Du reste, « shake-hand », « footing », « dancing », suent la prétention et le pédantisme. Mais, malgré cela, le mot « wattman » survivra sans doute, comme survivra le mot « autocar » que les Anglais à leur tour appellent d'un mot ridiculement démodé et français « char-à-banc » ! Là où l'usage s'incline sans douleur, nous perdons notre temps à protester.

Qu'on s'acharne plutôt sur les farceuses pancartes des boutiques qui affectent des airs anglais pour séduire le client d'Outre-Manche ! Véritables attrape-nigauds, mais les nigauds ne sont pas ceux qu'un vain boutiquier pense ! Qu'on décroche sans tarder ces « Bournat's Bar », ces « Choisy's Bar », ces « Five o'clock à toute heure » et autres niaiseries fariboles ! Ni le pédantisme prétentieux, ni l'intérêt sordide ne sauraient intervenir dans la composition d'une langue !

On croit en général que l'habitude d'introduire en français des mots anglais est récente. Or, l'anglomanie remonte au XVIII^{ème} siècle et elle n'a presque jamais cessé. M. érimée qui s'en allait retrouver à Londres son ami Sutton Sharpe en farcit sa correspondance. Il a un faible pour le mot « to canvass » qui signifie « faire une tournée électorale ». Il écrit de Londres au Comte d'Argout le 14 décembre 1832 : « Je n'ai pas pu voir Lord Palmerston qui canvasse à Falmouth pour son élection ». Il lui arrive d'écrire le mot de différentes manières : « Le pauvre E. de Lacroix cannavasse aidé par M. Fould et l'empereur ». (Ce M. de Lacroix brigua un siège

à l'Académie des Beaux-Arts). Cependant le terme favori de Mérimée n'a pas fait beaucoup de chemin en français, c'est dommage, nous n'avons aucun mot pour le remplacer.

Remarquons que « canvasser » n'aurait point eu à changer de visage pour être reçu chez nous. Il est de ces rares mots qui pouvaient être admis comme la nature les a faits. Aujourd'hui, il est vrai, on n'hésite point à franciser tout de go les termes étrangers qui sont entrés dans notre langue. On les naturalise sans formalités. On les habille à la française, avec les vêtements que le peuple leur a de lui-même donnés. On sera surpris d'apprendre que c'est une grande dame du Grand Siècle qui a donné l'exemple, car Madame de Sévigné écrivait le 3 janvier 1689 à Madame de Grignan : « Le roi d'Angleterre a été pris, on dit, en faisant le chasseur et en voulant se sauver. Il est dans Vittal, je ne sais point écrire ce mot ». Elle voulait parler de Whitehall, elle usait de l'usage phonétique. Aujourd'hui, le procédé est monnaie courante. Marcel Aymé écrit dans « les Sabines », l'un des contes du fameux « Passe-Muraille » : « Théorème prenait son portefeuille sur la cheminée et, avant de le glisser dans la poche fessière de son chorté, en extrayait une photo ». Plus loin, il écrit encore : « Rue de l'Abreuvoir, Sabine Lemurier, dans un calme apparent, continuait à mener une existence d'épouse attentive et de bonne ménagère, allait au marché, cuisait les bifteques, recousait les boutons ». Dans « la Vouivre », le même auteur écrit : « Je me rappelle une autre fois, c'était à Valentigney, un métingue des ouvriers de chez Peugeot ». Raymond Queneau conte dans « Pierrot mon ami » qu'« on dansait ensemble le kékouok à la Boîte à Dix sous près de la République ». L'ineffable et incontinent Maurras écrivait lui aussi « métingue », comme d'autres écrivent « vâ-têras ». Dans une chronique des « Temps Modernes » (Avril 1948), Etiemble parle de « piqueupe », comme il a parlé de « blocousse », le mois précédent. Sans doute chacun a-t-il ses raisons pour orographier ainsi les mots. Marcel Aymé, Raymond Queneau y mettent de l'humour et de la truculence, et Maurras affiche son mépris d'Albion et de la démocratie. Mais, le procédé n'est pas à proscrire, car nous écrivons depuis longtemps « bouledogue » et ces hommes anticipent seulement sur l'usage qui, un jour peut-être, prévaudra.

Il est vain de vouloir remonter le courant. Nous sommes, plus que jamais aujourd'hui, entraînés dans le tourbillon international. Il n'est pas même nécessaire d'invoquer cette excuse, car aucune langue ne peut vivre sur son seul fonds. « Quelle langue est tout à fait pure, dans nos vieux idiomes, écrivait Louis Gillet, et ne roule pas de monnaies étrangères ? Le Français qui dit boulevard parle allemand sans s'en douter ; l'Allemand qui dit Fenster ou Mauer, parle le latin sans le savoir ».

On ne peut perdre son temps en jérémiades. Comment aujourd'hui pourrions-nous remplacer « clown », « snob », « spleen », « dandy » ? Léon-Paul Fargue n'avait peut-être pas autre chose en tête lorsque, dans un article consacré à Whistler, il trouvait le moyen de réunir trois mots anglais dans une seule phrase et d'en placer un quatrième bien en vedette in extremis : « Je voyais dans Whistler un mélange de dandy, de mousquetaire, d'aristocrate qui, par spleen, rêverait de se faire clown. Mais pas snob ! »

G. Cohen se lamente de voir notre langue s'enrichir des mots « gangsters » et « kidnappé ». Il veut sans doute exprimer combien il regrette l'image que ces mots nous donnent de l'Amérique. Qu'y pouvons-nous ? Est-ce notre faute s'il y a aussi, des pickpockets en Angleterre ? Il y a belle lurette que nous avons adopté le mot lyncher. Réjouissons-nous d'avoir importé seulement le mot et non l'horrible chose.

Du reste, il arrive que nous ayons la chance de renouer avec de vieilles connaissances. C'est ainsi que le Parisien qui va aux champs réapprend sa langue, sans parfois qu'il s'en doute. L'Anglais nous retransmet de même nos vieux mots d'autrefois : ticket, tennis, toast, challenge, budget, tunnel, flirt, jockey, et tant d'autres. Au lieu de verser des larmes nous devrions au contraire prendre la mine radieuse du père qui retrouve l'enfant prodigue ou l'enfant par lui-même abandonné. Sans doute a-t-il parfois peine à le reconnaître ? Le marmot a maintenant des airs qui ne lui sont pas familiers, mais la faute en est à celui qui l'avait laissé s'exiler. Il n'est pas jusqu'au mot « tank » qui ne soit, peut-être, un enfant transfuge de chez nous. Annandale croit le répérer dans « estanc » qui désignait un grand récipient, mais Dauzat pense qu'il nous arrive des Indes ! Une sorte de « Kim » adoptif !

Français ou non, le mot existe ; bien que notre « char d'assaut » lutte aujourd'hui de vitesse avec lui. Il est certain cependant que l'engin est d'origine anglaise. Les premiers tanks sont apparus en septembre 1916 sur la Somme, c'étaient des chars anglais. Il est naturel que ce soit le nom donné par l'inventeur — ou hélas ! l'exploiteur — qui s'impose. Si le vocabulaire français des chemins de fer est si riche de mots anglais — train, rail, ballast, tender, boggie... — c'est de toute évidence que les premiers chemins de fer ont circulé en Angleterre. Il en est de même dans le langage des sports. A leur tour, les Anglais n'ont-ils pas importé de nombreux termes de la cuisine française, de notre mode féminine, de nos arts ? En cuisine, ils ont adopté menu, hors d'œuvres, mayonnaise etc... S'ils nous ont donné bifteque et rostbif, c'est qu'ils se sont montrés nos maîtres dans l'art de rôtir une tranche de bœuf ! En art, ils nous empruntent palette, repoussé, matinée, programme, encore, (alors qu'en fervents latinistes, nous criions « bis » !). En mode, ils nous parlent de cretonne, chemise, blouse, rouge etc... Certains de nos termes militaires eux-mêmes ont été accueillis en anglais : communiqué, radio-bulletin, liaison officer, parachute, camouflage etc... On n'en finirait pas de tout citer. Voyez encore : garage, bureau, sans oublier le « tête-à-tête », le « pot-pourri » (nous allons au hasard, naturellement !) la « fiancée » et jusqu'à des mots que nous avons laissé tomber : nom de plume, char-à-banc, port-manteau, mignonette, blanc-mange, etc. J'allais oublier le chat-à-neuf-queue ! La mignonette est notre réséda et le mot n'est plus usité chez nous que comme diminutif à mignon. Le port-manteau est une valise ! Quant au blanc-mange, — faut-il faire le pédant ? — il désigne un entremets blanc et gélatineux, détestable à souhait. Cependant ce mets devait être autrefois d'usage courant en France. Dans le « Génie Latin », Anatole France écrit : « Scarron dit de ce gentilhomme à amourettes et à madrigaux que les muses ne le nourrissent que de blanc-manger et de bouillon de poulet ».

Donc, si c'est un vice d'emprunter des mots aux langues étrangères, ce vice est commun à tous les pays du monde. Peut-on appeler vice une chose aussi naturelle ? Cet échange de vocables est la vie même. Les anglais ont emprunté comme nous à l'Allemand. Ils fument des « meerschaum pipes » et leurs jardins d'enfants sont des kinder-gartens ! Nous avons les ersatz — nous en avons eu ces années récentes un peu trop ! —, et nous avons les landaus, et les blockhaus et les thalweg et les alpenstock et les leitmotiv et le feldspath et les loustics ! Nous avons acclimaté la choucroute ! A l'italien, nous avons pris les tremolos et les confettis, le macaroni et les graffitti, les pergola et les imbroglio, les soprano et les lazzi, les alto et les contralto et tutti quanti ! Les Espagnols nous ont fait connaître le banjo et le toréador et, naguère seulement la guérilla a disparu devant le maquis ! La Suède nous a donné le ski, et nous disons « skier », à la française, heureusement ! Aux Nippons nous devons le kimono, aux Portugais la véranda, aux Polonais la polka, à l'hébreu le tohulbohu, au créole le tam-tam, et, croit-on que nous ne devons rien à l'arabe ? A commencer par l'Amiral, pour continuer avec les salamalek, les razzia, le yaourt et les haras !

Nous voici au terme de cette indigeste énumération de mots. Heureux grammairiens dont l'appétit est plus robuste que le nôtre ! Mais, quelle conclusion tirerons-nous de ce méli-mélo de remarques ? Disons-nous que toute licence est la règle ? Non sans doute. Mais la vie est plus forte que nous, plus forte que les savants eux-mêmes en ce domaine. C'est la nature qui se charge d'éliminer le laid et tant qu'il nous restera un atome de bon goût, nous ne saurions craindre. Si un terme nous manque, qu'on prenne celui que l'étranger nous offre et, s'il nous semble barbare, civilisons-le. Il se civilisera de lui-même. Qu'on nous épargne seulement les mots prétentieux et pédants, qu'on nous taille des vocables riches de chair, directs et colorés, bien conformes à leur objet.

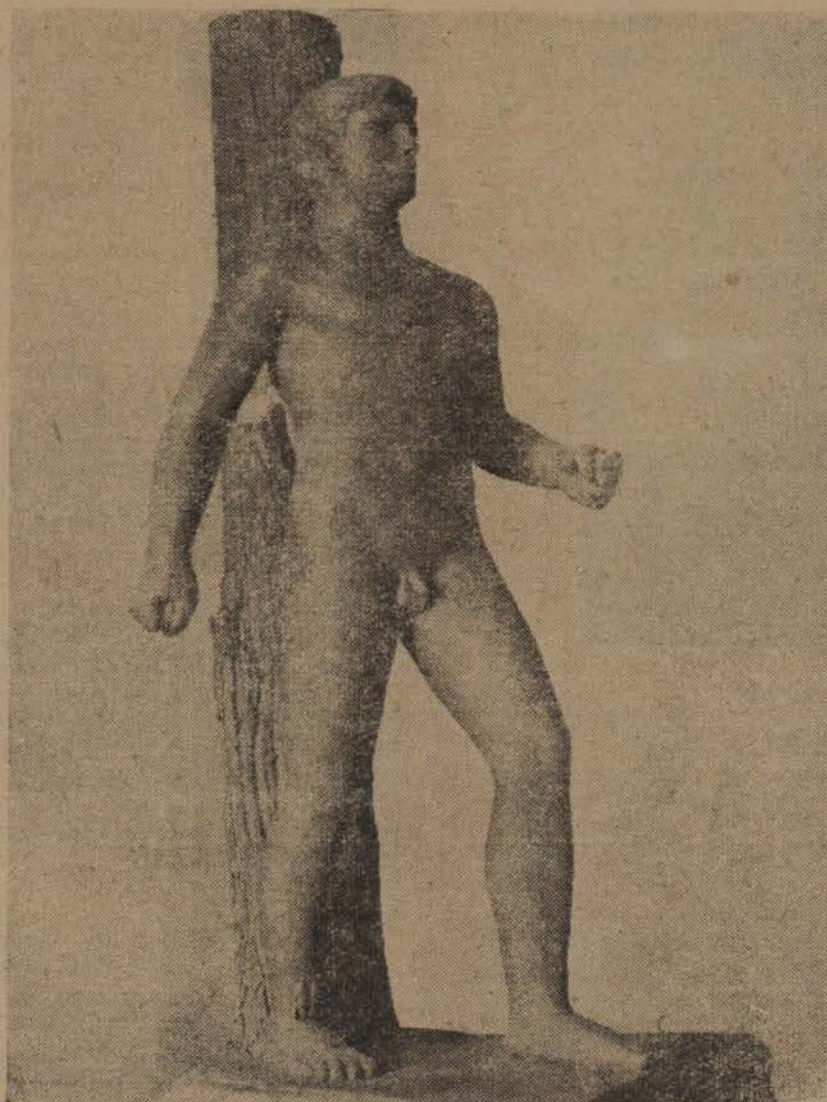
Ce ne sont pas les caprices du vocabulaire qui mettent une langue en danger. C'est la syntaxe qu'il faut contrôler, l'usage des temps, des pronoms, ce qui a fait de notre langue un exemple de précision et de clarté. Mais, Monsieur Quiplinge avait bien raison de dire que c'était une autre histoire !

François TALVA.

Nous publions avec plaisir dans ce numéro deux reproductions de ses œuvres du sculpteur Nicos Sofialakis, un des jeunes et talentueux artistes de la Grèce.

Né en Crète en 1914, à peine âgé de 10 ans ses parents l'envoyèrent à Athènes auprès du sculpteur Balanos pour lui développer le talent précoce. Plus tard, le sculpteur Tombros fut son professeur à l'École Polytechnique de laquelle il sortit avec deux prix.

Sofialakis prit part à différentes expositions en Grèce et à l'étranger et ses œuvres furent tou-



NICOS SOFIALAKIS — Ephèbe.

jours remarquées. Lors de l'Exposition du Caire il eut un grand succès. Le même succès couronna son œuvre à l'Exposition de Stockholm. Actuellement il expose au Zappeion à l'Exposition Panhellénique organisée sous le haut patronage de S.M. le Roi des Hellènes Paul Ier, et la critique a été unanime à louer son apport.

Récemment, également on a inauguré en Crète le buste du célèbre peintre crétois Theotocopoulos, connu sous le nom de du Greco, œuvre aussi du sculpteur Sofialakis.

A L'OCCASION D'UN CENTENAIRE

Chateaubriand à Athènes

par SPIRIDION PAPPAS

Dans son numéro du 21 octobre, le « *Messenger* » a annoncé que M. P. Kanellopoulos, invité par le gouvernement français, se rendrait à Paris pour les fêtes du Centenaire de la mort de Chateaubriand qui auront lieu entre le 12 et le 18 de ce mois et que, pendant son séjour dans la Ville-Lumière, le fin lettré qu'est le chef du parti Unioniste serait l'hôte de la France. Précisons, cependant, que le « *Jupiter du Romantisme* » (comme l'appelle Julien Benda) (1) n'est pas mort en l'automne de cette année 48 qu'illustrèrent les Journées des 22, 23 et 24 février, mais le 4 juillet.

Le présent article n'a pourtant pas pour objet d'épiloguer sur la date certaine du décès du philhellène auteur de la Note sur la Grèce, mais sur l'époque de son séjour à Athènes et sur sa résidence qui, elles, prêtent, toutes deux, à controverse.

*

En effet, Chateaubriand, dans l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, prétend être entré dans la Cité couronnée de violettes le 23 août 1806 et l'avoir quittée le 26 au soir. Or, Fauvel, alors vice-consul de France, chez qui Chateaubriand descendit, affirme, lui, dans une lettre à Ruffin, premier



CHATEAUBRIAND

Drogman de l'ambassade de France à Constantinople, que le « noble voyageur » est arrivé dans notre ville le 19 de ce même mois et en est reparti le 23. Qui croire?

M. Amédée Outrey, aujourd'hui ministre plénipotentiaire, chef du service des Archives au ministère français des Affaires Etrangères, et que les Athéniens ont connu de 1934 à 1937 alors qu'il était 1er secrétaire à la Légation de France, opine et prouve (2) qu'ils se contredisent et, tous deux, font erreur. D'après lui, et en se basant sur une autre lettre de Fauvel (celle-ci à Choiseul-Gouffier, ancien ambassadeur) du 23 août, c'est-à-dire contemporaine du séjour athénien de Chateaubriand, on serait conduit à admettre que celui-ci est arrivé à Athènes le 20 août (et non le 23 comme il l'affirme lui-même, ni le 19 comme le prétend Fauvel dans sa lettre à Ruffin susmentionnée et postérieure d'un mois au voyage du beau René) et qu'effectivement il a quitté notre ville le 23 au soir.

*

Voilà pour le séjour de Chateaubriand. Reste la question de sa résidence, c'est-à-dire où, à l'époque, se trouvait exactement le consulat de France.

Les plus anciens parmi nos lecteurs savent depuis longtemps que la maison de Fauvel, où Chateaubriand passa quatre jours, n'était pas celle occupée par le vice-consul de France en 1819 et dont Louis Dupré nous a conservé le souvenir pictural. A ce sujet, Pouqueville est catégorique: « La demeure actuelle (1815) de M. Fauvel n'est pas — nous dit-il — celle où il reçut M. de Chateaubriand: c'est une maison construite à ses frais et dont il a été l'architecte ».

Mais quelle était sa première demeure? Démètre Cambouroglou a cru la découvrir dans la maison Roque qui faisait le coin de la rue actuelle du Pœcile et de la petite place où se dresse la Porte de l'Agora Aomaine. Or, cette identification, nous a appris jadis (3) le même M. Outrey, ne saurait être acceptée pour plusieurs raisons. Il faudrait, en effet, supposer soit que la famille Roque ait vendu ou loué sa maison au représentant de la France, soit qu'elle l'avait partagée avec lui. Mais nous savons — dit notre exégète — que cette famille a toujours occupé la même maison jusqu'en 1821 et les indications de l'*Itinéraire* nous interdisent de supposer que Fauvel ait pu loger là puisque Roque est venu rendre visite à Chateaubriand chez Fauvel. Aussi, notre distingué « Athénophile » croit qu'il s'agit de la maison d'en face dont il ne reste aujourd'hui aucune trace et qui s'élevait, alors, en bordure de la rue du Pœcile et sur l'espace qui s'étendait devant la Porte de l'Agora.

Nous ne redisons pas aujourd'hui comment M. Outrey aboutit à cette conclusion car nous l'avons déjà fait il y a plus de dix ans (4) et nous n'aimons pas nous répéter.

Par contre, nous croyons devoir relever que l'emplacement de cette seconde maison est exactement celui de la maison qui figure au premier plan et à la gauche de la Planche XV de l'ouvrage publié en 1762 par Stuart et Revett sous le titre: « *Antiquities of Athens* » et que cette maison était habitée depuis 1751 par Etienne Louzon, consul de France et qu'elle était encore occupée par son successeur Gaspary en 1784. La charmante image que les deux voyageurs anglais nous ont laissée de cette maison est d'autant plus fidèle qu'elle concorde avec la description que nous en fait Chateaubriand lui-même.

« La maison de M. Fauvel — écrit-il — (5) a, comme la plupart des maisons d'Athènes, une cour sur le devant et un petit jardin sur le derrière... Je courais à toutes les fenêtres (au nombre de 4) pour découvrir, au moins, quelque chose dans les rues, mais c'était inutilement. On apercevait pourtant, malgré les toits des maisons voisines, un petit coin de la Citadelle (l'Aeropole). Je me tenais callé à la fenêtre qui donnait de ce côté comme un écolier dont l'heure de récréation n'était pas encore arrivée ».

*

Il résulte donc des deux études précitées de M. Amédée Outrey que Chateaubriand resta à Athènes du 20 au 23 août (inclusivement) et qu'il résida à la Maison de France, installée, non pas dans le logis des Roque comme le croyait feu Cambouroglou mais en face de celle-ci, dans la bâtisse dessinée par Stuart et Revett, qui servait, à la fois, de bureaux et d'habitation au vieux consul-antiquaire et trafiquant d'antiquités Louis-Sébastien Fauvel et que celui-ci l'occupait jusqu'à une date non encore déterminée mais certainement postérieure à 1806, année du voyage de Chateaubriand en Grèce.

Spyridion PAPPAS.

(1) *Chateaubriand ou un Romantisme de mauvais teint* (« *Revue de Paris* », août 1948, page 23).

(2) *Etude Critique des Documents sur le séjour de Chateaubriand à Athènes*. (Paris 1939).

(3) *Note sur la maison habitée par Chateaubriand pendant son séjour à Athènes*. (Paris 1937).

(4) Cf. *Messenger* du 27 janvier 1938.

(5) *Itinéraire* (Edition de 1811) Tome I, page 176.

A Propos d'un centenaire

CHATEAUBRIAND

est revenu au Château de Combourg

Un article inédit de PAUL GUTH

Le château de Combourg est un des lieux d'élite de la mythologie française. Nul autre écrivain n'a réussi comme Chateaubriand à promouvoir chacun de ses domiciles à l'éminente dignité de carrefour des incantations. Il a fait du château de Combourg non point seulement la gentilhommière hirsute d'un nobliau de province, mais un des châteaux de l'âme, comme Elsenour, où Hamlet s'interrogeait sur les abîmes.

Je visite Combourg, pour le centenaire de la mort de Chateaubriand. En arrivant à la gare, une surprise, qui ne me stupéfie qu'à demi dans ce village du prince des contradictions. Une affiche délavée prône Hauteville-House, la maison d'exil de Victor Hugo à Guernesey, mais rien ne rappelle Chateaubriand. Peut-être est-ce une galanterie entre nids d'aigles, et à Hauteville-House une affiche dirige-t-elle le voyageur vers Combourg.

Il pleut à torrents, mais la petite gare éclate de rires : marins en congé, jeunes filles du pays, journalistes, et le représentant des actualités de cinéma transportant ses caisses et ustensiles à dos de trenchcoat. Une petite guimbarde automobile vient chercher les voyageurs. On s'entasse. Le conducteur explique que « le pays » est à deux kilomètres, qu'il fait la navette à cause des fêtes, mais qu'en temps normal, vue la modicité du prix (10 francs), il préfère rester chez lui. Les voyageurs véhiculent alors leurs valises à bout de bras, sans renâclements ni murmures.

Petite ville de granit, aux murs noirs, aux toits d'ardoise, aux rues semées de bouses de vaches. Tout d'abord on n'aperçoit pas le château, du moins le vrai. Quant à ses reproductions en noir, en bistre, en couleurs, de face, de profil, de haut, d'en bas, elles pullulent à la vitrine de la marchande de journaux.

Mais, au bas de la rue principale, une statue de Chateaubriand annonce son repaire. Un Chateaubriand jeune, de pierre blanche, taillé par Terroir en 1930, adossé languissamment à une colonne, étreignant de la main gauche un gibus et un manuscrit voltigeant, et de la droite un feuillage équilibreur.

— « Chateaubriand, sa vie, sa mort, sa résurrection... », chantonne un gamin qui surgit au milieu d'une troupe de camarades, aussi familiers que le rouge-gorge qui trône sur l'illustre tête et que seul effraie le coup de fouet d'un charretier.

D'ici on ne voit pas encore le château, mais seulement un terrible mur d'enceinte, corsé de chaînes, pareilles aux chaînes de montre qui défendent les bedaines redoutables. Là-dessus un parc d'arbres énormes qui cachent tout. Je m'éloigne le long de l'étang. Il est à demi mangé par les joncs. Des couronnes de nénuphars flottent comme au temps où Chateaubriand s'embarquait le soir, conduisant seul son bateau. D'un côté le village : de vieilles

maisons de guingois, des granges, l'atelier d'un charron, l'étable d'un marchand de bestiaux devant laquelle des maquignons embarquent des veaux dans un camion, à coups de gourdins. De l'autre la chaussée de l'étang que longe en ce moment un autocar bleu et par où Chateaubriand s'en alla en cabriolet rejoindre son régiment à Cambrai.

Un coup de fusil. Un chasseur tire un canard sauvage au-dessus des joncs parmi lesquels, autrefois, « la caravane emplumée, poules d'eau, sarcelles, martins pêcheurs, bécassines, se taisaient ». A l'angle de l'étang s'est installé un café, « Au Lac Tranquille. Cidre bouché », où l'on charge des chaises pliantes pour la commémoration.

J'entre au château. Après quelques dizaines de mètres sous la futaie, on le découvre au tournant de l'allée, toujours aussi formidable. Les grosses tours à poivrières, les mâchicoulis, la terrible bâtisse ressemblant à un char à quatre roues. Un grand escalier, avec un repos sur un seul palier, monte d'un jet jusqu'à la porte peinte en rouge et cloutée de fer. Extérieurement, on ne souffre pas trop des réfections à la Viollet le Duc que lui ont infligées les parents de Mme. la Comtesse de Durfort, l'actuelle propriétaire, descendante de Chateaubriand. La masse des tours et des murs est si énorme qu'elle s'impose à l'esprit et le détourne de trop songer à la régularité des pierres plus neuves.

Il n'en est pas de même à l'intérieur, mais le prestige de Chateaubriand est tel qu'il égalise, dans une teinte uniforme de fierté, les discordances de certains détails. Chateaubriand emplit toujours ces murs comme Louis XIV ceux de Versailles. Il reçoit ici en principe féodal, en digne fils de son père, les chasseurs de chouettes.

Dans le vestibule, le buste en marbre blanc, par David d'Angers. Les murs ont été peints d'armoiries et de symboles. Le blason de Chateaubriand, avec la devise « Mon sang teint la bannière de France » qui remplaça la première, « Je sème l'or », quand un Chateaubriand eût couvert St. Louis de son corps à la bataille de Mansourah.

On ne reconnaît plus la grande salle où, les soirs d'hiver, Mme. de Chateaubriand « se jetait en soupirant sur un vieux lit de jour de siamoise flambée », tandis que le père, « vêtu d'une robe de ratine blanche ou plutôt d'une espèce de manteau, sa tête à demi chauve couverte d'un grand bonnet blanc qui se tenait tout droit », faisait sa promenade spectrale, et disparaissait dans les ténèbres pour revenir, de son pas d'automate, vers l'unique bougie. La pièce colossale a été coupée en deux par une cheminée, à double face, chargée d'attributs, de colonnettes et de statues. L'ancienne cheminée, auprès de laquelle Chateaubriand s'asseyait avec Lucile, a été remplacée par deux fenêtres.

A droite maintenant, c'est le salon, et, à gau-

che, la salle à manger, l'un et l'autre de dimensions encore considérables, qui font comprendre quelle devait être l'immensité de la grand'salle. Pour aujourd'hui, on a disposé dans le salon, sur des tréteaux, des manuscrits rares, que, tout à l'heure, M. Edouard Herriot caressera et contempera, tandis que ses admirateurs feront le cercle autour de lui, comme lorsqu'on regardait manger le Roi à Versailles. Le brouillon du manuscrit inédit de *L'itinéraire de Paris à Jérusalem*, avec la grande écriture féodale en fers de lance. Le porte-feuille en cuir vert renfermant un livre des *Mémoires d'Outre-Tombe*. La lettre du maire de St. Malo avertissant Chateaubriand des difficultés qu'il rencontrerait pour se faire adjuger un morceau de l'îlot du Grand Br, qu'on écrivait alors Grand Bey, en breton « Grand Tombeau ».

Des dessins de Chateaubriand enfant et de ses sœurs, où ils ont représenté le château avec des tours minces comme des crayons, et une lettre à son père où le petit François écrit « mon très cher papa ».

Une autre transformation capitale est celle de

l'escalier. Autrefois on communiquait à ciel ouvert d'une partie du château à l'autre. Maintenant, tout cet espace nu est occupé par la cage d'un immense escalier de bois dans le goût de certains hôtels de la plaine Monceau, chantés par Philippe Hériat dans *Famille Boussardel*.

Quant à la cour intérieure, sur laquelle s'ouvrait la fenêtre du donjon du jeune Vicomte, et où « végétaient des scolopendres et croissait un prunier sauvage », elle a été transformée en une espèce de patio de château de la Loire.

Mais la magie subsiste dans la chambre de François-René, l'obscur petite cellule où l'on a mis le lit de fer environné de rideaux blancs d'hôpital, dans lequel il mourut à Paris, rue du Bac. En foulant au pied une vieille descente de lit, formée d'une peau de lion dont la tête est aplatie d'ancienneté, on retrouve l'incantation dans laquelle il vivait et que raniment au loin, à travers la fenêtre ténébreuse, les vents qui soufflent sur « la cime indéterminée des forêts ».

Paul GUTH.

Chateaubriand et la Vallée aux Loups

Un article inédit d'Henri MEMBRE

«...La Vallée aux Loups, de toutes les choses qui me sont échappées, est la seule que je regrette» écrit Chateaubriand dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe*. Son prodigieux destin lui avait pourtant procuré tous les biens de ce monde et tous lui avaient glissé entre les doigts : amours, argent, fonctions et titres. Et c'était la Vallée aux Loups qu'il regrettait !

A l'occasion du centenaire de sa mort, des écrivains, des admirateurs, des officiels, des curieux, s'y sont réunis pour assister à l'inauguration d'une plaque commémorative rappelant le séjour de dix ans qu'il y fit. Bien d'autres endroits de France, d'Europe aussi et même d'Amérique ou d'Asie auraient pu également servir de cadre à de pareilles manifestations du souvenir. Mais Saint-Malo, lieu de sa naissance, si atrocement mutilé par la guerre, est déjà désigné par la tombe, simple et théâtrale à la fois, du Grand-Bé ; Combourg, féodal et sombre, qui marqua sa jeunesse, n'a jamais été ensuite pour lui une demeure ; Rome a déjà gravé dans le marbre les dates de son passage. Enfin d'autres cérémonies se dérouleront au cours de cette année et dans d'autres lieux, mais à Chatenay, dans ce ravin au nom romantique, c'est encore là qu'il est le plus suggestif de l'évoquer. Et puis, n'a-t-il pas lui-même, par la sincérité de cette phrase des *Mémoires*, indiqué à tous ceux qui l'aiment, l'endroit où l'on saluerait le mieux son nom et son génie ?

La Vallée aux Loups est restée telle qu'elle était, ou mieux encore, telle qu'il souhaitait qu'elle devînt. Car les arbres ont poussé, les arbres qu'il a lui-même plantés. Il avait espéré les voir croître dans cette propriété qu'il souhaitait conserver toute sa vie et dont les difficultés d'argent l'obligèrent à se séparer, trente ans déjà avant sa mort. Dans une de ses lettres, Madame de Chateaubriand le dépeint, allant par tous les temps disposer en un désordre apparent, mais calculé, les massifs qui cernaient

la prairie. Il recherchait les arbres exotiques qui lui rappelaient ses voyages, et il les plaçait selon leur forme ou a couleur de leur feuillage.

Cette terre, il l'avait achetée avec ce que lui rapporta *Atala*, et aussi cette « Maison de jardinier » qu'il fit agrandir et à laquelle il ajouta un petit péristyle aux deux colonnes de marbre noir et deux cariatides d'un hellénisme rendu maniéré par le XVIII^{ème} siècle.

Le tulipier est toujours là, et la maison n'a pas été transformée. Elle est entretenue juste ce qu'il faut pour ne point s'abîmer trop, et garder l'aspect d'un témoin de l'histoire. Elle est sauvée et le domaine n'a pas été morcelé. Servant aujourd'hui de maison de repos, elle est la propriété d'un médecin qui est le Président de la Société des « Amis de Chateaubriand ». A-t-il racheté cette terre parce qu'il était déjà un fanatique de son grand homme ou l'est-il devenu après avoir acquis cette ancienne demeure et s'y être intéressé au point de transformer quelques salles du rez-de-chaussée en un petit Musée ?

Peu importe ! Grâce à lui, le site n'a pas été contaminé par la banlieue. Rien n'a été changé. Et l'on a même conservé, derrière son rideau de feuillage, la Tour de Velléda, retraite à l'intérieur d'une retraite, où Chateaubriand s'enfermait pour écrire les *Martyrs*, *L'itinéraire de Paris à Jérusalem*, *Moïse*, le *Dernier Abencérage*, et où il commença les *Mémoires d'Outre-Tombe*. Tout à côté, dans le mur d'enceinte, une petite porte donne sur la campagne, et lorsqu'il l'ouvrait, il pouvait apercevoir la silhouette d'un policier faisant les cent pas dans le sentier.

Car, à la Vallée aux Loups, Chateaubriand se trouvait en liberté, certes, mais en liberté très surveillée. Il s'y était réfugié en 1807, à la suite d'un article qui devait lui coûter le *Mercure* dont il était propriétaire, et lui créer des ennuis qui auraient cer-

tainement été beaucoup plus graves sans l'admiration de l'empereur pour l'écrivain. Et lui, bien qu'il la refrénât, avait une non moins grande admiration pour Napoléon, mais, depuis l'assassinat du duc d'Enghien, il s'y mêlait de la haine, et même du mépris. Et trois ans après, il écrivait ces phrases qui sont un de ses plus grands titres de gloire et dont les cadences immortelles n'ont jamais été dépassées : « Lorsque, dans le silence et l'abjection, l'on n'entend plus retentir que la chaîne de l'esclave et la voix du délateur ; lorsque tout tremble devant le tyran, et qu'ils est aussi dangereux d'encourir sa faveur que de mériter sa disgrâce, l'historien paraît, chargé de la vengeance des peuples ».

Les ponts étaient coupés. Napoléon l'aurait pourtant volontiers appelé à ses côtés, tel Louis XIV nommant Racine son historiographe ; ce n'était plus possible. Ils étaient séparés, Chateaubriand par le souvenir de cette faute inexplicable uarspasaittt lCéséenble s.- ,hateétai poisllpus et inexpiable, Napoléon par le souvenir de ces phrases majestueuses et pourtant acérées. Rendons toutefois cette justice à l'empereur : Chateaubriand était simplement invité à se tenir coi à la Vallée aux Loups, à n'avoir aucune activité autre que littéraire ; récemment, on l'aurait fait mourir, en de lentes tortures, dans un camp de concentration.

Lors de la cérémonie commémorative de la Vallée aux Loups, un représentant du Ministre socialiste de l'Education Nationale prit la parole. Il

était là, non seulement parce que les devoirs de sa charge lui commandaient d'honorer un des plus grands, peut-être le plus grand des prosateurs français, mais aussi, je pense, par sympathie pour l'homme. Qu'importent les petits travers auxquels nul individu ne saurait échapper, à côté de si grandes vertus et de tant de traits dignes de l'admiration ? Certes Chateaubriand, dans sa jeunesse, combattit la Nation, mais il le fit de bonne foi, au nom de ce qu'on appelait alors la Légimité, sans être conduit par des pensées mesquines et sans jamais renoncer à l'amour de son pays ; il s'attacha à quelques vanités, mais il sut les sacrifier pour se dresser devant l'injustice ; il ne concevait pas la liberté telle que nous la voulons, mais il en avait le goût, et, contre la dictature, il fut un résistant. Il lui fallut beaucoup d'argent, mais, selon la devise de son blason : « Je sème l'or », il le dépensa en prodigalités souvent généreuses, et sans jamais commettre une bassesse pour l'acquérir.

Et il eut le droit d'écrire ces phrases inoubliables où perce un immense et légitime orgueil : « La France aurait pu gagner à ma réunion avec l'empereur ; moi, j'y aurais perdu. Peut-être serais-je parvenu à maintenir quelques idées de liberté et de modération dans la tête du grand homme ; mais ma vie rangée parmi celles qu'on appelle heureuses eut été privée de ce qui en a fait le caractère et l'honneur : la pauvreté, le combat et l'indépendance ».

Henri MEMBRE.

Les acteurs anglais jouent "HAMLET"



ALEC CLUNES dans le rôle d'Hamlet. — « Hélas, pauvre Yorick ! », dit-il en contemplant le crâne du bouffon de Cour qu'il connaissait si bien autrefois.

Cent ans après

La voie s'ouvre de Nouveau pour l'Amitié Greco-Italienne

par COSTA KEROFILAS

L'autre jour sur la Riviera, fut réparée une faute tragique créée par la folie mégalomane de Mussolini. Car la guerre que le Duce imposa à la Grèce fut plus qu'un crime, elle fut une faute, comme dit une fois Talleyrand. Aujourd'hui l'Italie républicaine réparant cette faute, a signé à San Remo un pacte d'amitié qui rouvre la voie vers la fraternité gréco-italienne d'autrefois.

Car ces liens des deux peuples méditerranéens ont été forgés il y a plus d'un siècle. Plus d'une fois ce passé fut évoqué. Mais il n'est pas mauvais d'y revenir à l'heure présente. Car le rôle de la Grèce a toujours été beau. Elle n'a rien à se reprocher pour ce qui la concerne.

Pendant l'insurrection grecque, de nombreux Italiens, et à leur tête Santarosa vinrent combattre pour notre indépendance. Et quand, plus tard, l'Italie esclave se souleva pour briser ses liens, de nombreux Grecs coururent sur les champs de bataille pour payer cette dette tandis que les villes grecques ouvrirent leurs portes pour accueillir et secourir les réfugiés italiens, qui, après l'échec du mouvement révolutionnaire, obligés de fuir leur patrie, venaient demander asile.

Malheureusement cette page de l'histoire n'a pas encore été étudiée et nous sommes loin d'en posséder toutes les données. Mais, par tout ce que nous en connaissons, nous pouvons comprendre l'intérêt fraternel que les Grecs ont montré pour les réfugiés italiens et en général pour la lutte libératrice de leur patrie.

Ainsi nous savons que pendant le mouvement révolutionnaire de 1848, quand Garibaldi souleva la Sicile des jeunes Grecs s'empressèrent de venir combattre avec lui en dépit des autorités tant du gouvernement grec qui subissait la pression de l'Autriche, que du gouverneement anglais des Iles Ionienes, alors protectorat britannique qui obéissant à la nécessité de garder la neutralité, s'efforçaient d'empêcher les Grecs d'aller en Italie. Cependant nombreux furent les Grecs, de l'Heptanèse ou du reste de la Grèce qui par toutes sortes de moyens et même sur des barques réussirent à atteindre les rivages de la Sicile et à s'engager dans l'armée de Garibaldi. Le patriote italien n'oublia jamais cette aide et plus tard, dans l'affaire de Crète, il tâcha par tous les moyens d'aider les indomptables enfants de la grande île grecque qui luttèrent pour leur liberté. Nous ne connaissons ni le nombre, ni les noms de tous les Grecs qui, il y a juste cent ans répondirent à la voix de l'Italie en lutte, mais nous savons que parmi eux se trouvait Ilias Stékoulis, qui se lia très étroitement avec Garibaldi et devint son aide de camp, A. Dossios, Sasselas, Vaphiadis qui fut blessé en même temps que Zissis Sotiriou à Aspromonte, le vaillant marin Lagas d'Hydra qui s'engagea dans la flotte italienne.

Plus tard, un pallikare de la révolution grecque, Tsamis Carabassos bien que déjà vieux, se rendit à Naples où, aidé financièrement par le prince grec Alexandre Ghikas, il fonda un Comité inspiré par les principes du démocrate Mazzini sous le titre « Le droit de la nationalité » et où se réunissaient de nombreux Grecs qui demeuraient en Italie. D'autre part des étudiants grecs inscrits dans les Universités italiennes prirent les armes et se battirent courageusement. Parmi eux se distinguèrent Nicolas Phocas, Papoulis, Courkoumélis, Dionyssios Léontarakis, patricien de Zante qui fut nommé par le Gouvernement révolutionnaire gouverneur de Fano.

Après l'échec de l'insurrection de 1848, beaucoup d'Italiens se réfugièrent en Grèce. A Corfou seulement il en arriva plus de trois cents et parmi eux des professeurs d'universités, des officiers supérieurs, des écrivains et des savants. Les Grecs leur ouvrirent les bras avec enthousiasme pour les accueillir, les assistèrent et les aidèrent de toutes manières. Des comités fondés à cet effet organisèrent des collectes pour les aider et subvenir à leurs besoins. Et personne ne manqua d'offrir son obole à ces collectes; le roi Othon lui-même donna l'exemple en offrant une somme importante sur sa cassette privée.

Le célèbre brûlotier, l'amiral Canaris était à ce moment président du conseil. Malgré les représentations officielles et les protestations du ministre d'Autriche, qui exigeait l'expulsion des réfugiés italiens, non seulement il ne les chassa pas, mais il offrit personnellement une importante somme d'argent et proposa à la Chambre qui accepta, de voter un crédit important pour l'entretien des réfugiés. Le ministre de l'intérieur, D. Christidis donna aux préfets l'ordre de les secourir. Il fallut un grand courage au président du conseil de la petite Grèce pour résister aux exigences autrichiennes. Mais le brûlotier qui avait incendié la flotte turque n'en manquait certes pas.

Des articles parus dans les journaux italiens du Piémont manifestent la reconnaissance des Italiens. Ainsi la « Concorde » publiait le 31 août 1849, cette correspondance d'Athènes :

« A l'Italie brisée et malheureuse, la magnanime Grèce offre le soulagement d'une hospitalité d'autant plus généreuse qu'elle vient d'une grande affection. Que Dieu te récompense avec son plus grand bien, la garantie de ta liberté et de ton indépendance, cher et noble pays. Nous acceptons ce don avec des larmes de joie. La postérité s'en souviendra avec un sentiment d'admiration. Les grandes nations, complices et agents des assassins, n'ont aucun élan de charité pour les enfants errants de l'Italie qui furent condamnés à abandonner la terre maternelle. Et toi Grèce, encore torturée par tes langues et cruelles épreuves, tu as ouverte toute

grande hospitalière, la porte de tes villes à cette population réfugiée et tu l'invites à ta table avec une fraternelle affection ! »

Dans une autre correspondance d'Athènes au même journal nous lisons : « Hier 17 août, les membres du comité grec d'assistance aux réfugiés italiens, ayant à leur tête le Président de la Chambre et leur président, sont allés chez le ministre de l'Intérieur Christidis lui demander l'autorisation de faire une quête pour les réfugiés. Le ministre a non seulement accepté la demande, mais il a offert une somme de sa propre bourse ».

Le célèbre érudit italien Tommaseo écrit : « J'ai

vu à Athènes la fleur de la jeunesse monter joyeuse sur une colline qui fait face au Parthénon (le Lycabète) à la suite de deux prêtres qui allaient dans une église pour prier que Dieu bénisse les armes italiennes ».

Cette tradition séculaire de fraternité gréco-italienne fut rompue par la folle mégalomanie de Mussolini. Il ruina son pays et le nôtre par une guerre insensée, détestée des deux peuples. Aujourd'hui, juste cent ans après 1848, ils peuvent se donner de nouveau la main pour reprendre le juste chemin et marcher vers un avenir meilleur.

Costas KEROFILAS.

FERNAND LEGER

Un article inédit de Raymond COGNAT

La saison s'est terminée sur l'importante exposition d'œuvres de Fernand Léger à la Galerie Carré, exposition qui comportait les peintures de plusieurs années; elle permit de suivre les différentes étapes d'une évolution particulièrement significative. Depuis une quarantaine d'années Fernand Léger a pu se maintenir à l'extrême pointe de l'avant-garde et l'autorité qu'avec l'âge il a acquise, n'a pas enlevé à son œuvre son caractère nettement révolutionnaire, et s'il a vu s'augmenter le nombre de ses partisans ce n'est pas en renonçant à ses audaces mais au contraire en soutenant de plus en plus sa volonté d'indépendance, son désir de trouver un style neuf, et surtout représentatif de notre époque.

Ei Léger a participé de façon effective aux origines du cubisme, ce n'est pas comme pour beaucoup d'autres artistes sous l'influence de Braque ou de Picasso et en s'inspirant plus ou moins de la technique et des sujets de ceux-ci. Dès les premières recherches il a affirmé une indépendance de style et d'inspiration qui lui a tout de suite donné une place à part. Ses premiers travaux se rattachent au cubisme par l'esprit qui les suscite, par une volontaire géométrisation des formes, par un refus d'imitation, mais toute cette première partie de la découverte d'un style, Fernand Léger la fit seul sans autre conseiller que son propre désir, sans même connaître alors les recherches de Picasso et de Braque. A ce moment l'analogie de leurs travaux les fit se rencontrer après les premières manifestations et collaborer à un mouvement qui, pour strict qu'il fût dans la théorie n'en laissa pas moins à chacun la libre expression de sa personnalité.

A considérer le fond des choses, l'art de Fernand Léger se situe par rapport au cubisme dans des conditions assez analogues à celui de Cézanne par rapport au cubisme dans des conditions assez analogues à celui de Cézanne par rapport à l'impressionnisme, c'est-à-dire que l'un et l'autre se rattachent en apparence à un grand mouvement, mais s'y opposent dans les intentions et dans l'esprit. Précisons: il est convenu que l'impressionnisme entend fixer l'instant, représenter l'atmosphère, la lumière mouvante du soleil à travers le feuillage, le scintillement de l'eau, c'est-à-dire la nature dans ce qu'elle a de plus instable. Dans ce frémissement du provisoire, l'art de Cézanne prend une attitude de totale contradiction puisqu'il veut être au contraire la vision du permanent, puisqu'il entend dégager de chaque thème ce qu'il a d'essentiel, par le choix le plus strict de ses éléments durables. En ce qui concerne Fernand Léger, nous nous trouvons dans une position assez analogue: l'art de Braque et de Picasso, comme celui des autres artistes rattachés au cubisme, est un art extrêmement raffiné. Pour se justifier, il évoque l'exemple des grands maîtres classiques, se réclamant tour à tour d'Ingres, de David, de Vinci, de Paolo Uccello, de Piero della Francesca; il s'appuyait donc sur une science et sur une technique extrêmement savantes, et ne prétendait nullement à la simplicité de sa transposition; il ne cherchait pas plus à toucher un public élémentaire, mais un monde d'artistes, de poètes, on pourrait dire d'initiés. L'art de Fernand Léger au contraire, aussi bien par sa couleur que par son goût des formes simples,

par son dessin volontairement limité à une écriture épurée qui enveloppe chaque forme d'un trait; cet art dis-je s'apparente à une manière d'imagerie populaire dont il retrouve la science naïve, les accords francs et aboutit à une sorte de figuration symbolique de notre temps. Il s'affirme plus soucieux de rester en contact avec la réalité que de soulever des problèmes trop complexes.

Si le cubisme en général cherche à déformer l'objet pour lui ôter son apparence réelle et accentuer son caractère plastique, Fernand Léger tient au contraire à travers toutes ses simplifications à conserver ces réalités matérielles, allant même jusqu'à insister sur le côté mécanique de notre monde.

Une telle conception prédisposait Fernand Léger à prendre la tête d'un mouvement qui eût été l'expression de notre vie dans ce qu'elle a de plus direct, de plus physique. Nul mieux que lui n'est qualifié pour ordonner la décoration; il ne cherchait pas non plus à toucher un public élémentaire où les foules retrouvent leur sens de la vie, leur instinct de joie et connaissent l'assouvissement de leur besoin d'harmonie dans l'étalage de couleurs joyeuses et franches.

Il n'appelle pas les longues méditations, les dissertations esthétiques complexes, mais au contraire une adhésion immédiate, une joie spontanée.

Cette orientation suffit à indiquer la distance qui sépare Fernand Léger des autres cubistes. C'est donc seulement dans la mesure où il a été attiré par la représentation des machines, ou plutôt par la poésie mécanique (il va jusqu'à donner au corps humain la structure et l'aspect des machines) que l'art de Léger est justifié pour être classé dans le cubisme — ce qui est une forme de malentendu.

Même lorsqu'il aborde le théâtre, c'est-à-dire un art réservé à un public plus restreint, Léger a conservé ses mêmes qualités de sensation directe, les ballets dont il dessine les costumes et les décors, notamment pour la troupe des ballets suédois, s'organisent dans les mêmes harmonies pures, avec la même spontanéité et ce goût des grands à plats sans modulations, ces grands contrastes sans transition, ce rythme et ce joie populaires que donnent les drapeaux aux jours de fête.

A travers les évolutions qui marquent son œuvre depuis 1910, on discerne évidemment des recherches très variées, mais toutes dominées par cette simplicité élémentaire dont il demeure l'unique exemple dans l'histoire du cubisme.

Son séjour en Amérique pendant la guerre n'a pas modifié cette attitude mais au contraire l'a confirmée dans son besoin de rechercher autour de lui les éléments de la vie quotidienne qui par leur simplicité sont essentiels et constituent le vrai cadre de nos existences. Éléments que l'on croit pauvres, mais dont il est indispensable de souligner la valeur pour sentir les possibilités d'harmonie qui nous entourent. Autant dans le monde complexe qui est le nôtre, Fernand Léger pouvait hésiter dans le choix de ces éléments, autant dans le monde simplifié où il vécut aux Etats-Unis a-t-il acquis la certitude de la signification sociale de son art et de la nécessité à laquelle il répond.

Raymond COGNAT.

Les rapports entre la Musique Orientale et Occidentale

par Dr. H. HICKMAN

TOUT historien se trouve au moins une fois dans sa vie devant le problème qui préoccupe le musicologue spécialisé dans les questions concernant le Moyen-Age : le manque de documentation.

Si le savant n'a pas à sa disposition des manuscrits de musique mais seulement les images montrant des scènes de musique d'une certaine époque, il est obligé d'entreprendre méthodiquement une sorte de reconstruction, hélas souvent purement théorique, du timbre, du climat musical et du son, tous désormais disparus.

La section de Musique Ancienne à « Musica Viva » s'est imposée le devoir d'étudier et d'interpréter, le plus authentiquement possible, quelques œuvres musicales du Moyen-Age. Ceci a été entrepris précisément dans le but de faire revivre l'idéal sonore du siècle passé tout en s'occupant de la musicologie vivante et pas simplement de musique vivante.

Plus on recule dans l'histoire musicale de l'Occident, et plus la musique se rapproche de celle de l'Orient. Ce phénomène est dû probablement au fait qu'il y a une source commune à ces deux sortes de musique. On devrait chercher cette source dans les pays avoisinants, et dans le bassin oriental de la Mer Méditerranée. Après une préparation millénaire en Egypte, Mésopotamie, Palestine, plus tard en Grèce, Iran, Alexandrie, Baghdad, la musique dite « Orientale » a été exportée en Europe où elle s'est amalgamée à la musique primitive européenne. Heureuse fusion dont le produit est la musique occidentale d'aujourd'hui. C'est ainsi que presque tous les instruments de musique sont d'importation orientale. Pour la musique religieuse, c'est dans le domaine du chant que ces influences se font sentir jusqu'à nos jours, même dans la forme et la composition à plusieurs voix ou à plusieurs instruments, les rapports entre la musique orientale et occidentale ont été scientifiquement établis.

Le « qanoun » oriental est apparenté au « psalterium », à l'épinette et au clavicorde qui sont les ancêtres du piano. La rebab et la kamangah sont les instruments importés par les Arabes en Espagne et en France, puis transformés en vieilles, viola da gamba et viola da braccio, tout en gardant leurs noms arabes.

Si les termes pour ces instruments et leurs formes sont restés exactement les mêmes, comme au temps de l'invasion arabe en Espagne, nous pouvons en dire autant sur leur emploi. Ainsi le luth au Moyen-Age occidental se jouait au plèctre de telle manière que le timbre oriental se remarquait davantage.

Parmi les autres instruments, citons en passant les trompettes, de provenance égyptienne, et les instruments de percussion tous d'importation orientale. Un autre fait démontrant les rapports entre la musique orientale et occidentale est la manière d'employer les ins-

truments dans la musique d'ensemble. Nous parlons de nos jours, de polyphonie et d'harmonie. L'ancienne manière de jouer de la musique d'ensemble s'appelle par contre « hétérophonie », pratiquée encore de nos jours en Orient. Les musiciens d'un orchestre oriental jouent et chantent tous ensemble la même mélodie, mais chacun la présente d'une manière plus ou moins différente, selon le caractère de son instrument. Supposons que le chanteur chante la mélodie originale d'une façon simple, représentant un graphique aux montées et descentes de la mélodie. Le violoniste joue exactement la même mélodie avec la différence que le caractère du violon exige certaines modifications propres au violon. De même pour la flûte.

Nous obtenons donc en quelque sorte un air pour chant, avec variations pour plusieurs instruments. L'air et les variations ne sont pas présentés l'un après l'autre mais sont joués tous en même temps.

Pour être encore plus clair, invoquons l'image que l'illustre musicologue, le Professeur C. Sachs emploie pour expliquer l'hétérophonie. Il compare la mélodie principale et les mélodies supplémentaires (qui, au fond, représentent toutes les mêmes éléments mélodiques) à une promenade familiale : le père, la mère, l'enfant et le chien vont tous les quatre par le même chemin. Le père marche dignement tout droit, la mère le suit à la cadence de deux pas au lieu d'un seul, le garçon sautille à droite et à gauche tout en rejoignant de temps en temps ses parents, et le chien court, turbine, pour arriver finalement, la langue pendante, au même but de la promenade. Une composition jouée dans ce style hétérophonique et exécutée sur des instructions anciens ou orientaux nous donne fatalement l'impression d'un morceau de musique orientale. Le « Lamento de Tristano », composition du XIV^{ème} siècle, en est la preuve incontestable. Il s'agit, bien entendu, d'une composition occidentale. D'ailleurs la mélodie n'est pas assez longue pour faire partie de la mélodie orientale. Par contre son expression, les notes de sa gamme, le rythme et le changement du rythme vers la fin, le timbre et le genre de variations sont typiquement orientales.

L'hétérophonie représente donc un certain parallélisme entre différentes parties vocales et instrumentales : chanteurs et instrumentistes, tout en jouant la même mélodie, montent et descendent ensemble, quant au graphique des notes. Ainsi le parallélisme hétérophonique correspond dans la musique au parallélisme des lignes dans l'architecture, et « l'organum » du moine Hucbald symbolise musicalement, avec son parallélisme à la distance de quintes et de quarts, le style gothique.

En entrant dans une cathédrale construite en style gothique, le regard est invariablement attiré vers le haut. Le

fait est voulu, il correspond à l'attitude entière de cette époque essentiellement mystique. Il est dû au parallélisme des lignes marqué par les piliers de la construction.

Le parallélisme des voix en musique correspond donc au parallélisme du style ogival en architecture. Les ogives du style gothique se trouvent même sur les instruments de musique de cette époque, les violes étant construites comme nos contre-basses, en s'amincissant vers le sommet de la boîte de résonance qui forme « ogive ».

Par contre, l'équilibre de la construction symétrique de la Renaissance, correspond au contre-point musical. Dans l'architecture de cette époque, la tendance n'est plus au mouvement ecstasique vers le ciel, bien au contraire, la construction d'un palais est « terre à terre ». C'est la raison d'une symétrie parfaite. Le rapport de cette manifestation artistique avec la nouvelle mentalité est claire. La Renaissance et son mouvement littéraire, l'humanisme, sont en quelque sorte une réaction contre le mysticisme, un premier « retour à la nature ».

Dans la musique, ce revirement est représenté par le « mouvement contraire », par le contre-point. Dans l'exécution, l'effet de ce nouveau contre-point est des plus curieux, souligné par le timbre opposé des instruments.

Il faut s'imaginer par surcroît que la musique chantée de cette époque fut exécutée avec un timbre de voix oriental. L'idéal du chanteur a dû être le même que celui du chanteur oriental d'aujourd'hui. L'étude anatomique des muscles contractés des chanteurs, tels que nous les constatons dans un tableau de van Eyck, correspond exactement aux observations qu'on peut faire quant à l'expression de la figure des chanteurs modernes en Egypte. Les chanteurs du Moyen-Age ont dû chanter exactement comme eux, et nous pouvons même aller plus loin en les comparant aux chanteurs représentés dans les bas-reliefs de l'Ancien Empire Egyptien ainsi qu'à certaines statuettes de la basse époque.

L'hétérophonie organisée et exécutée sur un seul instrument était le début du développement que l'Occident a fait subir à la musique orientale. Certains changements de forme ont été ajoutés, changements qu'on peut observer très clairement dans un rondau pour orgue trouvé dans un ancien manuscrit anglais, le Robertsbridge Codex. Encore, la manière d'exécution et l'aspect général sont orientaux, mais le caractère y a sensiblement changé, ainsi que l'expression.

Une influence orientale « indirecte » se retrouve dans un petit chant populaire du XV^{ème} siècle. « *Orientis partibus adventavit asinus* » est une parodie musicale de ce qui se passe dans les églises. Voici une mélodie qui, en dépit de l'influence de la gamme et des modes traditionnels de provenance orientale, se tient strictement au mode

majeur, la gamme préférée du peuple. Pendant que le chant grégorien règne officiellement encore en maître absolu, pendant que l'influence orientale se manifeste incontestablement dans la musique instrumentale, le génie de la musique occidentale commence à percer modestement : le « Sumer Canon » en Angleterre, « Orientis partibus » en France. C'est dans les deux cas le peuple qui chante. Le genre oriental réapparaît, de plus en plus rarement il est vrai, encore dans la musique instrumentale du 17ème siècle. William Byrd a composé un morceau qui veut imiter le son des fifres et tambours. Or, ces instruments ont été joués pendant très longtemps à la manière orientale. Il y a, entre la composition de William Byrd et un « mizmar baladi » beaucoup de points communs, mais le plus frappant est la technique de l'improvisation, ce plaisir du musicien de jouer pour le simple amour de l'art, cette attitude du « jocular », le tzigane de l'Antiquité et du Moyen-Age qui se résume le mieux dans le proverbe arabe :

يموت الزمار وصباغه وييلعب

(même quand le joueur de la zoummarah est mort, son doigt bougera encore).

L'influence directe de l'Orient se termine au 16ème ou au plus tard au 17ème siècle. Tout ce qui suit, est la conséquence logique d'un développe-

ment musical essentiellement occidental. Au XVIIIème siècle, même le souvenir de ces influences réelles a complètement disparu.

Revenons encore une fois vers l'an 1500 pour retracer le développement qu'a pris la musique occidentale, libérée de l'influence orientale. La nouvelle technique du contre-point dans la Renaissance n'avait pas renoncé tout-à-fait au thème grégorien, l'élément méditerranéen par excellence. C'est au contraire le thème grégorien qui reste pour longtemps encore la base de la composition. Il est vrai qu'il est caché entre les voix de la composition, le premier contre-point se trouvant généralement au-dessus, le second au-dessous du thème. De cette façon, nous obtenons la musique étrange d'un Senfl ou d'un Isaac. La musique devient alors de plus en plus polyphonique, travaillant toujours avec le même thème à imitation, et composée dans une de ces anciennes gammes, reste de la grande tradition dont nous avons esquissé le développement. Ce nouveau genre de polyphonie ressemble déjà beaucoup à la fugue, forme musicale qui nous mène vers le style baroque.

Une conclusion tirée de notre expérience s'impose au musicologue quant à l'avenir de la musique orientale actuelle, très discutée depuis quelques temps en Egypte. Il est logique et prouvé historiquement, que l'hétérophonie ne peut être développée que par

le contrepoint, pour atteindre l'harmonie à travers la polyphonie. Si on voulait commettre la grave erreur de style en calculant l'harmonie sur l'hétérophonie, on obtiendrait comme seul effet un mélange insupportable. Le devoir de la jeune génération des compositeurs orientaux serait donc de développer organiquement le contre-point d'abord, ensuite une polyphonie orientale sur la base de la mélodie authentique, pour obtenir ainsi une véritable harmonie orientale telle que la musique occidentale l'a obtenue par les mêmes procédés.

Le développement de la musique occidentale, en tous cas, se termine définitivement dans l'époque caractérisée par le style baroque. Il n'y a plus rien de l'ancienne influence orientale, si on ne veut pas mettre sur son compte l'art de la fioriture perfectionné pendant les XVIIème et XVIIIème siècles, comme une sorte de continuation de l'ancien art de l'improvisation. Une nouvelle influence orientale se fait sentir seulement aux XIXème et XXème siècles. Elle se manifeste quant aux choix des gammes et des sujets.

Alois Haba avec sa nouvelle théorie de la gamme aux quarts de tons, Slavensky avec ses œuvres invoquant des sujets orientaux et d'autres, en font la preuve.

H. HICKMAN.



NICOS SOFIALAKIS — Tête.

A L'OPERA: Création de « Escalade » et reprise de « Salade »

L'activité de l'Opéra s'est manifestée jusqu'aux tout derniers jours de la saison, ce qui aurait bien surpris les habitués au temps où, le Grand-Prix couru, personne n'osait avouer demeurer encore à Paris. La chaleur revenue apportait à la création d'*Escalade*, le ballet de Jacques Ibert, l'atmosphère exotique désirable, et, dans la salle, quelques smokings blancs contribuant encore à donner l'illusion d'une fugue vers les contrées torrides. Mais ce voyage était aussi bien un retour vers les années 1920, alors que le concert nous révélait la qualité si personnelle d'une musique due à un Prix de Rome à peine échappé de la Villa Médicis, et qui avait envoyé ce témoignage de son savoir faire: Palerme, Tunis, Valence, trois « escalades » méditerranéennes, trois parties d'un triptyque, et variées d'inspiration et de couleur, aussi différentes que les trois ports d'où le voyageur était reparti, ses bagages alourdis d'un regret mélancolique, d'un désir insatisfait. *Escalade*, venant après *Noël en Picardie* et la *Ballade de la Geôle de Reading*, affirmait que Jacques Ibert était bien le musicien riche de dons naturels et de culture que l'Institut avait couronné, en 1919, alors qu'il venait à peine de quitter l'uniforme du combattant.

On pouvait être surpris, à la vérité, que le poème symphonique de Jacques Ibert n'eût encore tenté aucun chorégraphe: sa coupe classique — un mouvement lent encadré de deux allégros, dont le premier est construit comme une ouverture à la française — sa brillante orchestration, mais légère et limpide, ses rythmes francs, expressifs, tout concourait à inspirer la danse. Serge Lifar l'a bien compris et sa chorégraphie est à l'image de la partition qu'elle illustre en suivant fidèlement les suggestions du musicien. La première escalade, — le décor suggère Naples plutôt que Palerme, mais peu importe — c'est une ville dont les ruelles sordides grimpent à flanc de coteau en partant du port; des filles aguichent les matelots alors que le soir tombe doucement et que l'orchestre exhale une sortie de nocturne soupiré par la flûte, repris par les bois. Puis tout s'anime: la trompette expose un thème joyeux qui va se développer, fournissant au couple des protagonistes le prétexte à un pas de deux mouvementé. Enfin reparait la phrase sereine du début: c'est l'heure de rentrer à bord pour reprendre le larg.

Seconde escalade: un port tunisien, sous l'ardeur du soleil; des vestiges d'un temple romain s'élèvent sur les sables roux devant la mer bleue et le ciel embrasé, qui se confond avec elle à l'horizon. Mais ce décor est manqué: la musique exprime tant de choses que la toile colorée ne sait pas dire, et que la danse, elle aussi, n'exprimera qu'imparfaitement. Le quintette à cordes évoque les sonorités des timbales rustiques, et sur ce fond monotone, s'étire soudain la douce et

triste cantilène que murmure le hautbois. Une phrase lourde d'une nostalgie qu'exprime l'intervalle *fa dièse-mi bémol*, et *si bémol-do dièse*, revenant comme une obsession dans la mélodie. Des femmes voilées passent, une autre survient qu'enlace un homme un burnous. Pas de deux, puis finale. Valence, enfin, ou plutôt le port du Villaneuva del Grao, où s'entassent sous les tentes de couleurs vives, les ruits dorés qui attendent d'être embarqués. Ce mouvement est plus développé que les premiers. Il est construit sur des thèmes joyeux qui se répondent, semblent bondir tant leurs rythmes sont allègres et francs. L'instrumentation est claire et voilée tout à tour, selon qu'elle veut exposer en pleine lumière les motifs joyeux, ou les teinter d'une ombre de mélancolie. La danse traduit fidèlement la musique et l'ouvrage s'achève sur un ensemble pittoresque. Mlle Madeleine Lafon en est la principale interprète, qui revient au cours des trois épisodes, voyageuse intrépide à la poursuite du plaisir. MM. Ritz, Bozzoni, Kalioudjny, Michel Renault prêtent leur agilité aux personnages en lesquels s'incarne le charme sentimental de chacune des escalades. Il faut citer encore Mlles Gérodez, Sianina, Rigel et Thalia, MM. Bari, Duflot, Franchetti et Lempine. Le ballet va partir pour l'Amérique, où il fera une dizaine... d'escalades avant de revenir à Paris.

Le même soir nous avons retrouvé *Salade*, qui fut un des plus vifs succès des saisons d'avant la guerre. La partition est une des meilleures de Darius Milhaud. Le livret d'Albert Flament qui met en scène les personnages de la *comedia dell'arte* — Tartaglia, Polichinelle, le capitaine, le confident, le docteur, Isabelle, Rosetta — se prêtait merveilleusement à être mis en musique, et la partie chantée par un double quatuor vocal est une réussite délicieuse, tant la malice de la mélodie prolonge l'ironie des paroles. La chorégraphie de Lifar n'est pas moins heureuse qui traduit en entrechats, pirouettes et variations la double intrigue où finalement les barons seront bernés comme il convient par Polichinelle et Cinzio, tandis que Coviello, le raisonneur, tire la morale de l'aventure: « Jeunes gens, ne cédez jamais à vos familles! »

Une musique endiablée, et une chorégraphie non moins mouvementée devant un adorable décor de Derain: Mlles Micheline Bardin en Rosetta, Geneviève Guillot en Isabelle, MM. Michel Renault, étonnant Polichinelle, Roger Ritz, capitaine plein de morgue, Bozzoni, Cinzio; Sauvageot, Tartaglia; Lemoine, le Docteur; Efimoff, le confident Coviello, toutes et tous concourent au succès auquel s'associent les artistes du chant, Mlles Chérier, Moizan, MM. Pernet, Lebreton, Claverie, Miche, Rialland et Clavensy, et l'orchestre de M. Robert Blot.

René DUMESNIL.

(SUITE DE LA PAGE 1)

pendant les années de l'occupation, se rapproche, pour le blé, le tabac et les produits de la vigne, de la production d'avant-guerre. Et pour les légumes secs, les produits maraichers et les pommes de terre, les niveaux de 1939 ont été largement dépassés. N'oublions pas, pour apprécier ce rendement que, du fait des combats qui se déroulent dans le nord de la Grèce et des évacuations qu'ils amènent, les surfaces cultivées sont inférieures à celles d'avant-guerre, et depuis 1945, à cause de l'insécurité créée par les raids des rebelles, le paysan travaille à son champ la charrue d'une main et le fusil de l'autre.

D'autre part, malgré l'incertitude financière et monétaire, qui d'ordinaire n'attire guère les capitaux, notre industrie se relève des destructions qui lui ont été infligées par la guerre, et son rendement atteint déjà 67 % de celui de 1939.

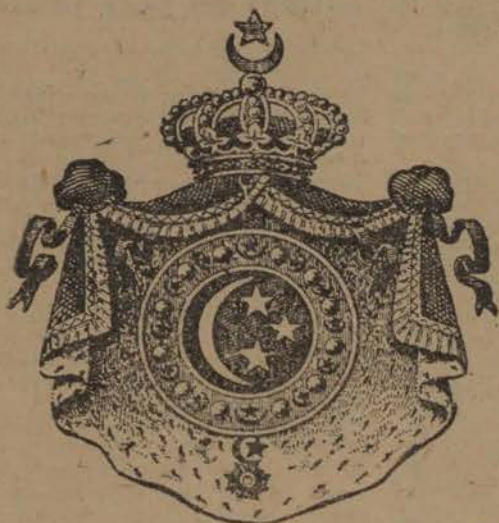
» Tout le monde connaît l'importance de la marine marchande pour notre économie nationale. Cette flotte, de 1.892.475 tonnes en 1939, était tombée en 1945 à 517.071 tonnes. Actuellement avec 1.328.046 tonnes sous pavillon grec, elle tend à récupérer le tonnage perdu. Mais si l'on tient compte des nombreux navires de propriété grecque naviguant sous pavillon étranger, il est certain que no-

tre marine de commerce dépasse actuellement celle de 1939.

» Il en va de même pour nos effectifs en voitures automobiles, notre aviation civile, nos aérodromes, notre énergie électrique: les chiffres d'avant-guerre ont été dépassés.

» Tout ceci, sur quoi je regrette de ne pouvoir m'étendre davantage, témoigne de l'insaisissable vitalité de la nation hellénique qui, dans les circonstances les plus défavorables, panse ses plaies, et, après s'être distinguée dans la guerre, voudrait reprendre son rôle traditionnel de foyer de la civilisation dans le Proche-Orient.»

Le Monde Officiel et Diplomatique



SA MAJESTE LE ROI FAROUK

Le Cabinet de Sa Majesté le Roi communique :

Dieu a voulu dans Sa suprême sagesse que les liens sacrés qui unissent deux nobles époux soient dénoués ; il a fait naître dans le cœur de Sa Majesté le Roi Farouk 1er et dans celui de Sa Majesté la Reine Farida, malgré tout le regret qu'ils en ressentent, le désir de se séparer par le divorce.

Afin de réaliser ce désir, Sa Majesté le Roi a rendu l'Ichad Chareï de divorce le Mercredi 16 Moharram 1368 (17 Novembre 1948).

En annonçant cette nouvelle, le Cabinet prie la Divine Providence de donner à Sa Majesté le Roi, notre Auguste Souverain, l'occasion d'un bonheur et d'une allégresse dont se réjouira le pays.

Palais d'Abdine, 17 Moharram 1368.

(18 Novembre 1948.)

SON ALTESSE ROYALE LA PRINCESSE FAWZIA

Le Cabinet de Sa Majesté le Roi communique :

Sa Majesté Impériale l'Impératrice d'Iran a dû, sur le conseil des médecins, faire un voyage en Egypte il y a deux années et demie, dans le but de se faire soigner et de changer de climat. Malheureusement, ces médecins ont retenu qu'il a été prouvé que le climat de Téhéran ne lui convenait pas et que le séjour en Iran serait dangereux pour sa santé. Par conséquent, et d'un commun accord, il a été décidé de rompre suivant la loi Chareï l'union sacrée qui unit Sa Majesté Mohamed Reda Chah Pahlévi avec Sa Majesté l'Impératrice Fawzia.

Cette rupture conjugale ne saurait affecter d'aucune façon les relations amicales qui existent entre l'Iran et l'Egypte et les sentiments de haute estime dont sont animés les chefs des deux grands pays sont garants que ces relations seront cultivées et développées plus que dans le passé, pour le plus grand bien des deux pays.

Palais d'Abdine, 18 Moharram 1368.

(19 Novembre 1948.)

SA MAJESTE LE ROI FAROUK rend visite à l'ambassade anglaise

Une manifestation des sentiments amicaux qui sont partagés par les Maisons Royales Egyptienne et Britannique eut lieu Mercredi 24 Novembre au soir.

S.M. le Roi Farouk se rendit chez S.E. l'Ambassadeur de Grande-Bretagne pour lui rendre une visite personnelle au cours de laquelle Sa Majesté s'informa de la santé de S.M. le Roi George VI.

S.M. le Roi Farouk exprima l'espoir que la santé du Roi George pourrait être bientôt complètement rétablie.

En même temps, Sa Majesté le Roi demanda à l'Ambassadeur de transmettre Ses félicitations pour la naissance du Prince Royal.

Le lendemain matin, l'Ambassadeur de Grande-Bretagne se rendit chez le Grand Chambellan et lui exprima ses remerciements pour l'honneur que Sa Majesté lui avait fait et pour la haute bienveillance que Sa Majesté avait témoignée.

A l'Ambassade de Turquie

Une réception fort réussie fut donnée au siège de l'Ambassade de Turquie par S.E. M. Nizamettin Ayaslin, Ministre Plénipotentiaire de Turquie au Caire, pour célébrer l'anniversaire de la Fête Nationale Turque. Le Premier Ministre et d'éminentes personnalités réhaussaient cette réunion de leur présence.

A l'Ambassade Impériale de l'Iran

A l'occasion de l'anniversaire de S.M.I. le Shah Mohamed Rida Pahlavi, S.E. le Dr. Kassem Ghani, Ambassadeur d'Iran en Egypte, avait offert une brillante réception à l'hôtel de la Légation.

A la Légation d'Italie

Avant leur retour au Caire, S.E. le Ministre d'Italie en Egypte et la Marquise Fracassi offrirent une réception dans leur résidence d'Alexandrie, à laquelle prirent part le Gouverneur de la seconde Capitale du Royaume et de nombreuses personnalités Egyptiennes et Etrangères.

A la Légation du Liban

Toute l'élite des Communautés Orientales se rendit avec empressement à la Légation du Liban lorsque le Ministre S.E. M. Samy El Khoury offrit une réception pour commémorer le jour glorieux de la Fête Nationale.

Au Consulat de Vénézuéla

La République du Vénézuéla vient de créer un Consulat Général au Caire, dont le premier titulaire est M. José Ramon Hérédia, célèbre poète de langue espagnole, dont nous saluons avec plaisir l'arrivée dans notre pays.

ECHOS ET NOUVELLES

A LA SORBONNE, HOMMAGE A LA MEMOIRE DE CHATEAUBRIAND

Une assistance où l'on remarquait de nombreux représentants du monde littéraire a pris part le 16 Novembre, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, à l'hommage solennel qui a été rendu, sous la présidence de M. Yvon Delbos, Ministre de l'Education Nationale, à la mémoire de Chateaubriand à l'occasion du centenaire de sa mort. L'orchestre des cadets du Conservatoire a donné une première audition de l'œuvre musicale de Henri Sauguet : « Stèle à la mémoire de Chateaubriand », sous la direction de l'auteur.

CHATEAUBRIAND REVIT A LA BIBLIOTHEQUE NATIONALE

M. Yvon Delbos, Ministre de l'Education Nationale, a inauguré le 16 Novembre l'exposition Chateaubriand, dite « du centenaire », que M. Julien Cain, administrateur de la Bibliothèque nationale, a organisée à la galerie Mazarine.

GERARD BAUER EST ELU A L'UNANIMITE A L'ACADEMIE GONCOURT

Unanimité des sept voix.

C'est M. Alexandre Arnoux qui est venu annoncer les résultats, après avoir déclaré que l'Académie saluait la mémoire de René Benjamin. L'Académie n'avait pu remettre la date de l'élection, les convocations étant déjà lancées.

M. Gérard Bauer, annonça M. Arnoux, succède à M. Justin Rosny ; il a été élu au premier tour, à l'unanimité des sept votants (Mme Colette, MM. Léo Larguier, Billy, Alexandre Arnoux, Dorgelès et Carco).

Ecrivain d'une belle langue, brillant, spirituel, élégant, avec des détours fantasques ou joliment nonchalants, Gérard Bauer, est avant tout un maître de la chronique, ce genre si français et parisien, (peut-être trop délaissé maintenant).

Fils du célèbre journaliste et critique Henry Bauer, le nouvel académicien est né en 1888 au Vésinet. Il a débuté dans le journalisme dès 1905. Il a été en particulier chroniqueur littéraire et critique dramatique à l'« Echo de Paris », puis à « l'Epoque ». Ses chroniques hebdomadaires du « Figaro », très suivies, ont rendu célèbre son pseudonyme de Guermantes. C'est aussi un conférencier habile et charmant, fort demandé... qui a brillé fréquemment aux Annales.

Parmi ses livres on peut citer la « Parisienne », « les Six étages », « les Métamorphoses du romantisme », « Figures romanesques et passionnées ». Il a réuni en deux volumes ses « Billets de Guermantes ». Récemment nous avons parlé de la belle et substantielle étude de critique artistique qu'il a donnée comme introduction à un recueil de dessins de l'Albertina de Vienne. Rappelons qu'il a été, en 1947, l'actif président de la Société des Gens de Lettres.

Son élection sera certainement accueillie avec une vive et universelle sympathie.

MILLIEME REPRESENTATION DU « MARIAGE DE FIGARO »

La Comédie-Française a fêté, le 3 octobre, la « Millième » du « Mariage de Figaro » par une très belle représentation du chef-d'œuvre de Beaumarchais, en présence d'un public enthousiaste.

Les propos mordants de Figaro sur les grands seigneurs et les courtisans ne perdent pas de leur actualité et le public de 1948 comme celui de 1784 et du siècle dernier continue à puiser dans cet œuvre si vivante les mêmes joies qui n'ont cessé de faire de cette pièce une des plus populaires de France.

LES EDITIONS EGYPTIENNES

Il ressort des statistiques officielles que les achats de livres effectués en Égypte par les pays de l'Afrique du Nord française, en 1947, s'élevèrent à 12.000 livres égyptiennes, soit environ le sixième de l'exportation totale de l'Égypte pour cet article (75.000 L.E.).

Les pays d'Afrique du Nord viennent ainsi au deuxième rang des clients de l'édition égyptienne, après la Palestine.

On pense que les achats du livre égyptien effectués par l'Afrique du Nord seront considérables encore en 1948, les autorités ayant pris les dispositions nécessaires pour augmenter le contingent de devise allouées aux libraires locaux, à cet effet.

CONFERENCE DU Dr. TAHA HUSSEIN A MADRID

Le célèbre écrivain et professeur égyptien Dr. Taha Hussein a prononcé une conférence sous les auspices de l'Institut des Etudes Arabes « Miguel Asin » dépendant du Conseil Supérieur des Recherches Scientifiques.

Le conférencier présenté par le professeur Garcia Gomez, arabisant espagnol bien connu, parla sur le poète Abul Ala el Maarriid.

L'assistance choisie qui assistait à cette conférence souligna par des applaudissements nourris la magnifique dissertation du Dr. Taha Hussein.

MORT DE PIERRE FRONDAIE

Lundi 27 Septembre, à 16 heures, Pierre Frondaie, l'auteur dramatique et écrivain très réputé, mourrait en son domicile de Vaucresson, foudroyé par une crise d'angine de poitrine.

Joué pour la première fois au théâtre des Arts, en Février 1907, (il était alors âgé de 23 ans), avec Rose Flamberge, il écrivit d'après le roman de Claude Farrère, « L'homme qui assassina », et, en collaboration avec Pierre Louys, « La Femme et le Pantin », pièce tirée du roman de ce dernier. Suivirent : « Deux fois vingt ans », « Le Fils de Don Quichotte » et « Hollywood ».

Romancier très populaire, Pierre Frondaie écrivit, entre autres succès : « L'homme à l'Hispano » et « Port-Arthur ».

Directeur du théâtre de l'Ambigu depuis 1944, Pierre Frondaie avait épousé la comédienne bien connue Maria Favella.

MORT DE RENE BENJAMIN

René Benjamin est mort subitement, le 4 Octobre, dans une clinique de Tours, à la suite d'une embolie. Il venait de subir une grave opération.

René Benjamin séjournait depuis un certain temps au Plessis, à Savonnières, dans l'Indre-et-Loire. Peu avant sa mort l'écrivain travaillait à corriger son dernier ouvrage qui doit paraître prochainement sous le titre « La Galère des Goncourt ».

Né à Paris, René Benjamin fit ses débuts dans le journalisme au « Gil Blas » et à « l'Echo de Paris ». Il publia son premier roman, « Madame Bonheur », en 1909, et fit jouer, en 1911, « Le Pacha », à l'Odéon.

Blessé devant Verdun, en Septembre 1914, il écrivit, à l'hôpital, « Gaspard », qui obtint le prix Goncourt l'année suivante. Parmi ses principaux ouvrages, citons : « Sous le Ciel de France », « Les Justices de Paix de Paris », « L'Hôtel de Vente, sa faune et ses mœurs ». Il fit jouer « La Pie Borgne », « Les Plaisirs du Hasard », « Il faut que chacun soit à sa place », etc... Abordant le portrait, il écrivit « Le soliloque de Maurice Barrès », « Antoine enchaîné et déchaîné », « Joffre », « Clemenceau », « Sous l'œil en fleur de la Comtesse de Noailles ».

Il était toujours membre de l'Académie Goncourt.

UNE TOURNEE SHAKESPEARIENNE

Des pièces de Shakespeare seront représentées dans un bon nombre de collèges et d'universités des Etats-Unis et du Canada grâce aux efforts de Miss Margaret Webster, actrice et metteuse en scène américaine connue. Elle est en train d'effectuer une tournée de 30 semaines avec vingt-deux jeunes acteurs professionnels, tournée qui commença en Septembre, dans le but de représenter les pièces de Shakespeare dans plusieurs écoles situées dans de petites agglomérations.

La compagnie, choisie après avoir écouté 300 acteurs de l'« American Theater Wing » et de l'« American Repertory Theater », représente six pièces par semaine. Les acteurs voyagent en autobus, qui transporte également les costumes et les décors. Leur scène portative peut être montée en moins d'une heure, ce qui rend possible le fait de donner une « matinée » dans un collège et une « soirée » dans un autre, non loin.

Miss Webster avait correspondu avec 500 écoles différentes afin de juger de l'intérêt qu'elles portaient au projet. L'idée fut acceptée avec un enthousiasme général et les réponses données à un questionnaire révélèrent que « Hamlet » et « Macbeth » venaient en tête de liste parmi les pièces demandées.

Miss Webster est la fille de feu l'actrice Dame May Whitty. Elle espère que la compagnie pourra présenter un jour, au cours de tournées similaires, les pièces d'Ibsen, Tchekov, Sheridan, Molière, Shaw et de dramaturges américains de premier plan, afin de diffuser les meilleures pièces de théâtre dans toutes les parties du pays.

L'EXPOSITION D'ILLUSTRATIONS DE « DON QUICHOTTE »

A Madrid, a été réuni dans une salle d'exposition, le plus grand nombre d'illustrations et de dessins originaux qui ait été jamais vu en Espagne. Ceux-ci représentaient les scènes de l'œuvre immortelle de notre littérature, l'Ingenioso Hidalgo Don Quijote de la Mancha, et avaient été réalisés sur commande pour l'édition commémorative préparée par le Patronat du IVème Centenaire de Cervantes.

Le manque d'éditions consciencieusement illustrées de « Don Quichotte » se fait sentir depuis déjà vingt ans sur le marché espagnol. Cela est dû aux caractéristiques grandioses de l'entreprise et aux difficultés actuelles de l'industrie de l'édition.

Pour obvier à cela, naquit l'idée de l'Édition Nationale de « Don Quichotte » et on en a vu le résultat à l'Exposition du Cercle des Beaux-Arts. Les professionnels qui animent le dessin dans toutes les branches de son activité, ont été convoqués en vue de cette entreprise, et le Patronat du IVème Centenaire de Cervantes voulut que le pas préliminaire de l'édition fut une exposition, dans laquelle le public a ratifié le projet.

Cent seize dessinateurs entreprirent la tâche collective d'illustrer « Don Quichotte », chapitre par chapitre. Dans cette Exposition, outre l'illustration, à la façon espagnole, de l'immortel chef-d'œuvre, on vit le document graphique de l'actualité illustrative de notre pays. Un catalogue simple mais complet, présentait tous les dessinateurs qui contribuèrent à l'édition.

L'ensemble des cinq cents dessins — quatre par artiste — donnait la sensation exacte des dimensions que « Don Quichotte » en tant qu'œuvre littéraire a atteint dans le cours des siècles et dans son parcours triomphal à travers toutes les nations du monde. Les dessinateurs espagnols réunis s'attaquèrent à la difficile entreprise d'être les derniers interprètes de figures et de paysages déjà traités des centaines de fois par des centaines d'artistes. Tâche suprême, car à la conception actuelle de « Don Quichotte », — monument littéraire, réunissant une série de valeurs transcendantes, surhumaines et surnaturelles, agrandies dans des proportions gigantesques par les années et la multiplication des copies de son texte — était unie la responsabilité patriotique de constituer une entreprise nationale de grande importance.

L'Exposition nous a montré que tout cela a été dépassé, et quoique le but de l'Édition soit de réaliser une manifestation imposante, d'être un recueil de l'activité artistique dans le champ de l'illustration espagnole, et le musée actuel et vivant de « Don Quichotte », elle a atteint aussi une qualité artistique non seulement honorable, mais aussi irréprochable.

UNE RECEPTION DU COMITE EGYPTE-GREECE

Pour fêter l'arrivée en Egypte de la talentueuse comédienne d'Athènes, Madame Vasso Manolidou et de son célèbre partenaire M. Georges Pappas, le Comité Egypte-Grèce avait organisé dans les salons du « Centre Hellénique »

une réception qui fut très réussie, et au cours de laquelle les vedettes de la troupe et leurs camarades eurent l'occasion de faire connaissance avec la Presse et de nombreux sympathisants. Grâce à l'affabilité de M. Stavrinou, Secrétaire du Comité, les invités de cette active Association purent ainsi mieux apprécier la personnalité de ces messagers de l'Art Grec contemporain.



DESPO KANELLOU

La Radio d'Athènes a inauguré récemment le moment des Heures de l'Étranger. Comme speaker de cette émission a été engagée la vedette de la chanson Mlle Despo Kanelou. Avec sa voix métallique pleine de lyrisme et d'émotion elle excelle dans les chants grecs. La critique a été unanime à reconnaître un rare talent plein de promesses.

UN ETUDIANT ALEXANDRIN A L'HONNEUR

Nous apprenons avec plaisir que M. Raymond Ghosn, fils du Dr. Sélim Ghosn et frère de Mtre Henri Ghosn d'Alexandrie, diplômé de l'Institute of Technology de Massachusetts, a été admis comme membre du TAU BETA PI, la Société nationale honoraire d'Ingénieurs. C'est le plus grand honneur qui puisse être attribué à un étudiant en architecture.

M. R. Ghosn, ancien élève du Lycée Français d'Alexandrie, est détenteur du Baccalauréat Français, 1ère et 2ème parties, et du diplôme de Bachelor of Science in Civil Engineering de l'Université Américaine de Beyrouth.

Ayant poursuivi ses études au M.I.T., où il obtint le diplôme de Master of Science in Civil Engineering, il y est actuellement comme étudiant à l'École d'Architecture. En même temps, il enseigne la Terminologie Scientifique Française au Département des Langues Modernes, tout en déployant une grande activité sociale, en aidant les étu-

dants sans ressources de Boston.

Nous félicitons chaleureusement le jeune Raymond Ghosn et lui souhaitons le brillant avenir qu'il mérite.

UN NOUVEL INSTITUT D'ART

L'Institut des Arts Contemporains — qui représente une nouvelle forme d'apprentissage dans le domaine des arts — s'est ouvert récemment à Washington. Selon ses fondateurs, le but de cet institut est de former des jeunes artistes et de diffuser le meilleur de la culture américaine au moyen d'expositions, de concerts et de conférences ne revenant pas trop cher. Les cours de l'institut dureront trois ans.

L'idée de cette entreprise désintéressée est due à Robert Richman, poète, critique et conférencier, et à Robert Green, psychologue, conférencier et auteur de scénarios. Il y a dix ans, lorsque ces deux hommes appartenaient au corps enseignant de l'Université de Michigan, ils discutèrent de leur commun désir de fonder une école d'art où les étudiants pourraient apprendre en pratiquant, sous la conduite d'artistes éprouvés. L'Institut dont il est question résulta de leurs plans. Il occupe un bâtiment de quatre étages et est muni d'une bibliothèque, d'une galerie, d'un théâtre, d'ateliers, de studios et de classes pouvant contenir 150 étudiants le jour et 300 étudiants la nuit.

Le Conseil de l'Institut comprend Frank Lloyd Wright, l'architecte bien connu; Martha Graham, représentant la danse moderne; Allen Tate, poète, et Roy Harris, compositeur. Plusieurs de ces artistes habiteront temporairement l'institut, et les autres le visiteront en tant qu'invités d'honneur, de temps en temps.

Les étudiants y apprendront la technique de l'art qu'ils auront choisi: dessin, architecture, sculpture, peinture, poterie, danse, musique ou rédaction. Leur formation sera complétée par des conférences, expositions et représentations par des artistes invités, dont les apparitions seront ouvertes au public au moyen de souscriptions. Parmi les artistes invités, figureront le danseur Erick Hawkins et les poètes W. A. Auden et Robert Lowell, tous deux lauréats du Prix Pulitzer.

ENTREPRISES GRECO-ETHIOPINIENNES

Le Ministère de l'Économie Nationale à Athènes a été informé que le Chargé d'Affaires de Grèce à Addis-Abeba a eu un entretien avec l'Empereur d'Éthiopie relativement au placement de capitaux grecs en Éthiopie. L'Empereur a déclaré qu'il est disposé à encourager particulièrement les Grecs qui se proposeraient de s'occuper de la culture de la terre et en général d'entreprises agricoles et industrielles gréco-éthiopiennes avec les capitaux grecs et éthiopiens.

Actuellement le gouvernement éthiopien propose la participation grecque à une société d'exploitation agricole. Il fournirait les terres appropriées, les machines agricoles et les tracteurs. Le personnel technique serait grec, les capitaux grecs et éthiopiens. Les terres octroyées dans diverses provinces sont d'une superficie de un million de stremmes (1.000.000 hectares).

Aperçu sur la XVI^e Exposition Industrielle et Agricole du 15 Février 1949

La dernière Exposition Générale organisée par la Société Royale d'Agriculture eut lieu en 1936. Selon le principe d'organiser une Exposition générale tous les cinq ans, la XVI^e Exposition aurait dû avoir lieu en 1941, mais la guerre mondiale en imposa l'ajournement.

Lorsque la guerre fut terminée et que la Société reprit ses activités, un Comité du Conseil d'Administration eut l'honneur, le 26 Zul Higga 1364 (1er Décembre 1945), de se voir accorder par Sa Majesté le Roi Farouk une audience au cours de laquelle il exprima le vœu que l'Exposition eût le grand honneur d'être placée sous le Haut Patronage de Sa Majesté. Sa Majesté daigna accéder à cette requête et autoriser que l'Exposition soit inaugurée le 15 Février 1948, en donnant en même temps au Comité Ses précieux conseils.

A cause de l'épidémie du choléra, l'Exposition fut renvoyée au 15 Février 1949.

En conséquence, la Société a pris les mesures nécessaires pour la préparation de l'Exposition. On s'attend qu'elle soit la plus grande qui ait jamais eu lieu en Egypte, étant donné et la longue période qui s'est écoulée depuis la dernière Exposition et les immenses progrès réalisés par le pays aussi bien dans l'agriculture que dans l'industrie.

La Société est entrée en contact avec S.E. le Premier Ministre à qui elle a soumis une note sur la coopération demandée aux divers Ministères et Administrations que l'Exposition concerne. Le principal but de celle-ci est de démontrer aux visiteurs les progrès réalisés dans les différents domaines des recherches pendant les années de guerre où il était impossible d'organiser une Exposition. L'un des buts de la Société est de rendre l'Exposition aussi instructive et utile que possible aux futurs visiteurs. Le Président du Conseil eut l'amabilité d'adresser une lettre circulaire aux différents ministères pour leur demander de prêter à l'Exposition leur concours afin de la rendre digne du prestige de l'Egypte et du Haut Patronage que S.M. le Roi a daigné lui accorder.

La Société a ouvert un crédit préliminaire de L.E. 150.000, dont L.E. 80.000 pour couvrir les dépenses de l'Exposition et L.E. 70.000 pour la construction d'un nouveau Palais, à laquelle on est en train de travailler. Cet édifice sera dénommé « le Palais de l'Orient ».

D'autre part, le Ministère des Finances a jusqu'ici approuvé l'ouverture d'un crédit de L.E. 90.000 environ pour la participation des Ministères et Administrations.

L'Exposition est strictement locale, et en aucun sens internationale. N'y sont admis de l'étranger que les produits et machines susceptibles d'être utiles à l'agriculture ou à l'industrie égyptiennes, l'application ou non de cette restriction aux Etats Arabes est laissée à la décision du Comité de l'Exposition.

L'Exposition s'étendra sur une superficie de 60 feddans, qui englobe les terrains de la Société Royale d'Agriculture et ceux du Club des Professeurs (ex-Club Alamein) dont les locaux abriteront les sections du Ministère de l'Instruction Publique relatives aux Ecoles Agricoles et Industrielles.

Les terrains de sport seront utilisés pour des championnats, des événements sportifs, des cortèges, etc...

Il y aura le Jardin du Khédivé Ismail, qui sera aménagé en Parc des Attractions et comprendra des cafés, restaurants, etc... La rue du Khédivé Ismail, entre le Pont Ismail et celui de l'Evacuation constituera la Rue de la Vallée du Nil. Les produits caractéristiques agricoles et industriels des différentes provinces, ainsi que ceux du Soudan, y seront exposés. Cela permettra à chaque province de mettre en lumière les produits qui la caractérisent.

Enfin, la Rue de l'Exposition, allant du Midan Saad Zaghloul au Club National des Sports, sera aussi comprise dans l'enceinte de l'Exposition.

Les administrations agricoles et les administrations industrielles prendront part à l'Exposition. Les différentes organisations philanthropiques seront également conviées à y participer.

L'Exposition comprendra deux sections principales: 1.) la Section Agricole pour les produits, les industries et les machines agricoles, en même

temps que pour les différentes sections des chevaux, des bœufs, de la volaille, et des produits laitiers, 2.) la Section Industrielle pour les industries légères et lourdes, et en particulier celles qui sont nées depuis dix ans, ainsi que les industries provinciales et familiales. Chaque catégorie sera logée à part.

La Société a obtenu toutes les facilités possibles pour les Exposants. Les Chemins de Fer de l'Etat ont accordé

a) une réduction de 50 pour cent sur les réductions suivantes :

le transport de tout ce qui est destiné à figurer à l'Exposition (marchandises ou animaux), et pareille réduction sur le retour au lieu d'origine à la fermeture de l'Exposition. Cette réduction s'applique à la part revenant aux Chemins de Fer de l'Etat Egyptien dans les transports exécutés en partie par les Chemins de Fer de la Palestine et du Soudan.

c) une réduction de 50 pour cent sur les voyages des visiteurs pourvu qu'ils prennent un billet aller-retour et que le coupon de retour soit présenté à l'entrée de l'Exposition.

De grandes facilités ont été obtenues également des sociétés de navigation maritimes et aériennes pour les visiteurs venant de l'étranger.

La validité de ces billets sera : d'une semaine pour les visiteurs de la province; de trois semaines pour les visiteurs de la Syrie et de la Palestine; de la durée de l'Exposition pour les visiteurs du Soudan et de l'étranger.

Le montant du droit d'entrée à l'Exposition sera ajouté au prix de tous les billets.

La Douane Egyptienne exonérera toutes les marchandises de provenance étrangère importées pour les besoins de l'Exposition, pourvu qu'elles soient ré-exportées dans un délai de six mois à dater de la fermeture de l'Exposition.

Les Administrations des Postes, Télégraphes et Téléphones installeront des bureaux dans l'enceinte de l'Exposition pour la commodité des Exposants et des visiteurs.

FOUAD ABAZA PACHA

Directeur Général

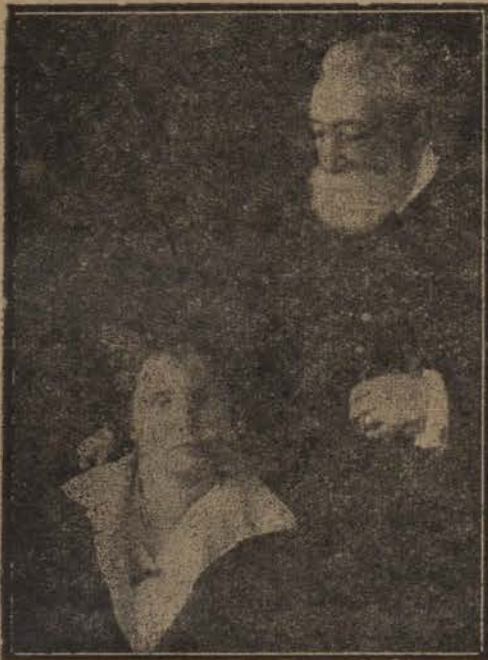
de la Soc. Royale d'Agriculture et de l'Exposition.

Dans le sillage d'Anatole France

Pour inaugurer sa saison, la section égyptienne de la Société Anatole France avait convié ses membres à un dîner, servi, comme il sied de toute façon, au « Petit Coin de France ».

Menu bleu tendre, nappes blanches, nectars rouges et dorés, couverts scintillants, fumets odorants, rien ne manquait sinon de beaux lys rouges évoquant le roman mondain que le maître se laissa imposer par la jolie mais exigeante Egérie de sa vie.

Convives de choix, aimant que le vin vienne émousser l'esprit afin que l'esprit pétille plus que le vin même, convives joyeux, très à l'aise dans une ami-



cale atmosphère, sans affectation, sans vaines palabres mondaines.

Des discours, bien entendu. Il faut songer tout-de-même que le Maître veille au-delà du Styx! Le Président Ahmed Rachad prépara ses invités à les subir en contant un de ces apologues fleuris où il apparaît qu'on peut à la fois se gausser des discours et les désirer! Puis, chacun saisit sa fourchette d'une main et son verre de l'autre, à supposer que pareil synchronisme dans les gestes fût pratique et réalisable, et voilà la salle entière dans la plus douce euphorie.

La poularde, qu'il faudra bien baptiser « chapon » la prochaine fois, ne pouvait venir du Maine, sans doute, ni de Bresse, mais les poulardes de notre Fayoum ont aussi une chair succulente. Savoir choisir, savoir rôtir, problème d'art, résolu à merveille! Le vin, les vins, étaient du pur Anjou! C'est pourquoi, l'an prochain, on espère voir servir d'authentiques rillettes de Tours. On devait en être friand à la Béchellerie!

A l'heure du café, que l'on cessa momentanément de servir, parce que, selon les paroles de Maître Canéri, le

cliquetis des tasses offensait l'esprit, on entendit M. Jouguet évoquer, de sa belle voix sonore et martelée, la visite d'Anatole France en Egypte. Il rappela comment, au musée qui était alors à Giza, M. Lacau, étendu de tout son long dans un sarcophage, se dressa soudain sur son séant, la barbe menaçante, lorsque le Maître vint à passer devant lui! Farce comme une autre, tout-à-fait dans le goût du temps. Puis, le Docteur Osman Amin, brossa, en arabe, un intéressant parallèle entre A. France et Descartes, insistant sur l'attachement de l'un et de l'autre au bon sens et à la raison. M. Mahmoud Ghoneim, qui avait déjà lu un amical message de Claude Aveline dans lequel hommage était rendu à la section d'Egypte et annonce faite de son départ de la Présidence, nous fit entrevoir le programme élaboré pour l'année présente: conférences sur A. France et ses maîtres eux-mêmes, entr'autres Renan, expositions, représentations dramatiques, dont, soulignons le geste, une moitié des recettes sera remise aux étudiants pauvres. Enfin, M. Ahmed Rachad qui, à chaque banquet francien, prend plaisir

à dépendre u naspect du maître, nous parla de la carrière de journaliste d'A. France, expliquant l'évolution de sa pensée sociale et ses apparentes contradictions. Il parsema son érudite causerie de propos piquants et d'anecdotes savoureuses que nous ne saurions malheureusement reproduire ici faute de place.

Il ne faut donc pas médire des discours plus que de raison. Ils offrent à la pensée peut-être la seule occasion de se recueillir et de se porter vers celui qu'on honore. Sans discours, avouons-le d'un bon mouvement, aurait-on, en déchetant la tendre poularde, élevé son esprit jusqu'au souvenir du Maître?

A la table d'honneur, étaient présents Mme Sanhoury Pacha, Mme et M. Pierre Jouguet, M. André Herbelin, M. T. de Comnène et M. Ahmed Rachad. Nous ne saurions énumérer par leur nom tous les honorables convives disséminés autour des autres tables. L'oubli serait une offense! Ils étaient heureux, très alertes malgré l'heure tardive, très éveillés parce que l'esprit du bon Anatole France semblait revivre en eux...

G. Lemaime

Les Conférences

EN ECOUTANT...

S.E. Kamel Abdel Rehim Bey

Une dépêche de l'U.S.I.S. rapporte qu'une conférence sur la Femme Egyptienne fut faite par S.E. Kamel Abdel Rehim bey, Ambassadeur d'Egypte aux Etats-Unis, au cours d'un thé organisé en son honneur par l'« American Newspaper Women's Club ». Le distingué diplomate y évoqua les figures des reines de l'époque Pharaonique telles que Hatshespout et Nefertitit ainsi que celles de femmes du peuple, qui depuis cette lointaine période jouissaient d'un statut égal aux hommes et collaboraient à tous les aspects de leur activité rurale et domestique.

S.E. Kamel Abdel Rehim bey décrit également l'émancipation de la femme égyptienne contemporaine et son œuvre dans les écoles sociales, les institutions d'entraide, et les organisations auxiliaires de secours au réfugiés, blessés de guerre, etc.

Mme Abdel Rehim bey qui était présente à cette conférence y recueillit également une part du succès qu'elle provoqua, puisqu'elle constitua, selon l'opinion unanime des assistants, un exemple vivant de la femme égyptienne d'aujourd'hui.

M. Jacques Tagher

« Ibrahim Pacha entre deux civilisations » est le titre qu'avait choisi M. Jacques Tagher, Directeur de la Bibliothèque de S.M. le Roi, pour la brillante causerie qu'il fit le 3 Décembre aux membres du groupement des « Amitiés Françaises ». « Premier chef nationaliste de l'Egypte » ainsi que le démontre M. Tagher, au cours d'une série d'ouvrages abondamment documentés et dont la conférence fut en quelque sorte une rapide synthèse, Ibrahim Pa-

cha s'était complètement identifié à la cause de l'Egypte malgré son origine étrangère. De là procède chez lui ce culte de réformes visant au bien-être économique, social, et politique du peuple sur lequel il devait être appelé à régner, si le destin le lui avait permis. Il n'en fut malheureusement pas ainsi, car usé par les fatigues d'une vie entièrement dédiée à la gloire de l'Egypte, Ibrahim Pacha s'éteignit prématurément. C'est la franchise de sa nature, et les aspects constructifs de sa personnalité et de sa tolérance envers tout ce qui pouvait servir à assurer le rayonnement de l'Egypte, que M. Jacques Tagher fit valoir avec un sens historique aigu et une aisance de son sujet, qui lui valurent de chaleureux applaudissements.

SEM.

L'anniversaire de la mort du général Leclerc

A l'occasion du premier anniversaire de la mort tragique du général Leclerc, un service funèbre a été célébré le 28 Novembre en l'église de Saint-Louis-des-Invalides, à Paris.

A l'issue de cette cérémonie, une délégation d'anciens combattants de la Deuxième D.B. s'est rendue à l'Arc de Triomphe, où Mme de Hautecloque, entourée de ses enfants, a déposé une gerbe cravatée de tricolore, sur la tombe du Soldat Inconnu.

A 17 h., M. Paul Ramadier, ministre de la Défense Nationale, a déposé une gerbe sur le tombeau du général aux Invalides.

Enfin, tandis qu'à Colomb-Béchar une revue militaire et diverses cérémonies marquaient ce triste anniversaire, une torche symbolique a été transportée par les anciens combattants à Menaba, sur les lieux où s'écrasa l'avion du général.

CHRONIQUE DES LIVRES

LE MESSAGE DE PATRICE DE LA TOUR DU PIN

(Editions Gallimard -- Paris)

L'exploration de l'esprit humain, le pouvoir créateur attribué à la parole, et la propension à exprimer sous des espèces mythiques les étapes d'une quête poursuivie à propos des mystères qui nous assiègent, n'apparaissent pas seulement les attributs de l'expérience mystique, mais se révèlent encore inhérents à l'expérience poétique poursuivie dans son véritable sens. Nous les retrouvons dans **Une somme de Poésie** que Patrice de la Tour du Pin publia récemment, et qui contient l'ensemble de ses ouvrages. Cette œuvre magistrale, composée de neuf livres, l'une des plus importantes de la poésie contemporaine par sa profondeur, sa richesse et sa beauté, prend son point de départ dans l'analogie que le poète découvre entre la structure de l'esprit humain et celle de la Divinité qui l'a produite à son image. Bien que la clef de l'ouvrage soit donnée en plusieurs de ses endroits, elle apparaît particulièrement visible dans le troisième poème de **l'Ecole de Tess**, dont voici le début :

— « O Dieu, quelle est cette ressemblance mystérieuse avec vous ? Est-elle vraiment de l'ordre de l'amour ? »

— Sommes-nous trois en nous-mêmes, comme vous l'êtes en vous — dont l'un engendre l'autre, et le troisième en naît ?

— Père de nous-mêmes, et fils de nous-mêmes, et esprit de nous-mêmes, — des milliers et des milliers d'infinies trinités... »

Si l'homme est constitué à la ressemblance de Dieu, et s'il est par conséquent son propre père, son propre fils, et son propre esprit, rien ne s'oppose sans doute à ce qu'il use de la parole et du rythme pour composer son propre univers.

L'analogie ainsi posée entre le microcosme et le macrocosme appartient à la philosophie traditionnelle. Elle exprime une tendance éternelle de l'esprit humain à s'insérer dans le déroulement des manifestations universelles, et à se considérer comme l'objet suprême de la création. Cette tendance aboutit chez les mystiques au renoncement à l'individualité, consommé au profit d'une immersion dans le sein de la divinité, et chez les poètes à l'ambition prométhéenne de créer à l'exemple de Dieu un univers qui sera le cosmos de l'homme. C'est bien à ce dernier mouvement que nous assistons de la part de Patrice de la Tour du Pin, dont l'histoire intérieure s'ouvre sur un nouvel aspect de la tentation biblique : la femme (c'est-à-dire la partie féminine de son âme) propose au poète de « créer le royaume de l'homme ». Le poète s'interroge :

Faut-il me féconder pour jouir enfin de moi ?

Il cède à la tentation qui lui est proposée, et par la magie du rythme et du mot, compose la flore, la faune, et les êtres à la ressemblance de l'homme qui peupleront son monde. Si ce plaisir démiurgique constitue le **Jeu du Seul**, il a pour contre-partie une angoisse qui sourd dès la seconde partie du deuxième livre, et se précise dans le neuvième. Cette angoisse se situe pour Patrice de la Tour du Pin, poète croyant, au moment même où l'expérience poétique et l'expérience mystique se séparent dans leurs moyens et dans leurs fins. Sa **quête de Joie** n'a pas seulement pour objet de prendre conscience de ses pouvoirs :

Je chante... vers la joie qui n'est pas de ce monde.

Le coup de force que constitue la création poétique contre le Créateur dont elle usurpe les pouvoirs, est-il métaphysiquement justifiable ? La Tour du Pin s'assure que l'Amour effacera finalement le dilemme dont il est habité, et le sauvera de la malédiction dans laquelle ses grands prédécesseurs se sont complus.

La **Somme** de la Tour du Pin, composée d'admirables pages, d'une musicalité infiniment personnelle, construite selon un plan grandiose, fidèlement suivi à travers tant d'années, se présente comme le monument mythique qui périodiquement apparaît dans les grandes littératures, et à la naissance de laquelle notre époque ne semblait guère favorable. La portée générale du message qu'il apporte, en fait l'un des livres les plus ouverts sur le drame intérieur du Poète qu'il nous ait été donné de lire depuis longtemps. Parmi les poètes de la génération présente, Patrice de la Tour du Pin est presque le seul à s'en tenir à une conception métaphysique de la poésie. Selon lui, l'homme « fait partie d'un grand corps, et ses relations avec Dieu, et avec chaque parcelle irréductible du monde sont nécessaires pour exprimer son verbe, sa seconde personne ». Et au moment d'approfondir ses vues sur le rôle et la position du poète, il ajoute : « Bien plus, s'il est assez naturel de se placer au centre de sa vision et de son expression de se regarder comme un mystère entouré d'autres, traversé par eux mais jamais anéanti, ne cherchera-t-il pas toujours un point de l'espace spirituel où l'union de son verbe avec le Verbe, de son intelligence avec la vérité, lui donnerait le sens de tout être et de toute chose ? ». L'on découvre ici qu'en dépit du correctif que la doctrine personnelle de la Tour du Pin apporte à celle de ses prédécesseurs, du fait qu'elle interprète comme une union mystique le rapport analogique qu'il admet entre le verbe poétique et le Verbe divin, et finalement entre l'esprit du poète et celui de son créateur, le sens de tout être et de toute chose qu'il attribue à celui qui use de la parole, en lui restituant ses pouvoirs originaires, apparaît infiniment proche de l'ambition exprimée par Rimbaud de devenir le **grand Savant**. Simplement la Tour du Pin, poète chrétien, se garde d'ajouter : le **Grand Maudit**.

A ROLLAND DE RENEVILLE

COLONEL MAIRE : NOUVEAUX SOUVENIRS SUR LA LEGION ETRANGERE

(Editions Albin Michel -- Paris)

Ces nouveaux **Souvenirs du Colonel Maire** ne sont en réalité que la suite des « Souvenirs du Colonel Maire de la Légion Etrangère » recueillis par J. P. Dorian, mais ils diffèrent de ces derniers comme sont dissemblables deux récits d'une même action, racontée l'un par celui qui participa à l'action, et l'autre par un tiers qui en a seulement entendu la narration. Ils disent peut-être un peu brutalement ce que leur auteur croit être la vérité pour tout ce qui touche à la Légion. Ne craignant pas de détruire certaines légendes, le colonel Maire nous présente du légionnaire une image autre que celle de la tête brûlée ou du risque-tout. Certes, la mort n'a jamais effrayé un légionnaire, et des actes considérés comme splendides lorsqu'ils ont été accomplis par des troupes régulières, sont considérés comme normaux lorsqu'ils l'ont été par la Légion. Si le légionnaire est un soldat qui se différencie des autres, il reste quand même un homme.

Ces souvenirs, qui donnent une idée exacte de la vie du légionnaire souvent ignorée dans les postes ou en colonne, exaltent la discipline, le sentiment du devoir, la fidélité au drapeau et le respect de la parole donnée. Ils sont à lire à une époque où les sentiments nobles tendent malheureusement à disparaître, et si leur auteur exalte par trop la troupe dans laquelle il a servi pendant 25 ans, il donne une idée aussi exacte que possible de cette vieille Légion qui, depuis plus d'un siècle, a puissamment contribué à donner à la France une bonne partie de son Empire colonial.

SEM

JEAN SABRAN : UNE CHANCE MORTELLE (Editions Albin Michel -- Paris)

Nul titre n'aurait mieux convenu à ce roman dans lequel il est beaucoup parlé de la chance et de ses méfaits. Marie Delavallée détient des secrets d'affaires dont chacun pourrait lui rapporter une fortune, mais elle est assez bien payée pour garder le silence. Pourquoi donc disparaît-elle est assez bien payée pour garder le silence. Pourquoi donc disparaît-elle ce lundi 25 avril 193... entre 10 heures et midi.

Maurice Allemont atache un prix tout particulier aux services de sa secrétaire et ne peut rien faire sans elle. Dans ce cas, pourquoi laisse-t-il passer plusieurs jours, malgré son angoisse, avant de signaler sa disparition ? Pourquoi consulte-t-il un détective privé au lieu de s'adresser directement à la Police ?

L'avocat Pierre Chalais est expert dans l'art de débrouiller les affaires qui ne supportent pas l'ingérence brutale des pouvoirs judiciaires. Pourquoi éprouve-t-il le besoin de confier ses ennuis et ceux de son riche client au commissaire Taglia ? Pourquoi le commissaire Taglia lui-même se montre-t-il si pessimiste en ouvrant le passeport de Marie Delavallée ?

Une mince indication fournie par le hasard — on en trouve quelques exemples stupéfiants dans les annales policières — fera retrouver à ces 3 inquiets la piste de l'héroïne.

Roman policier si l'on veut, puisqu'il donne à résoudre une énigme classique. Roman criminel, plus simplement, où l'on ne rencontre aucune de ces constructions imaginaires qui rebutent le lecteur, fatigué d'invéraisemblance et de fausses subtilités. La part du charme et celle du mystère y sont pourtant délimitées avec une adresse judicieuse. La séduisante image féminine qui est l'enjeu de cette partie ne se laisse deviner qu'à demi, même à l'instant du dénouement, une ombre dont les contours restent invisibles la domine et l'accompagne de page en page, redoutable divinité de la Chance qui tient ses menaces en suspens sur la tête de ses favoris.

Dédaignant les artifices éprouvés du genre, Jean Sabran, s'est efforcé de relater l'aventure étrange de Marie Delavallée sur un rythme presque cinématographique. Le lecteur-détective s'y attachera jusqu'au bout, passionné par cette atmosphère de doute que l'auteur, par une suprême habileté, n'a pas voulu dissiper complètement.

SEM

IMAGES DE GRECE présentées par Mario Vayanno

Tout en servant le tourisme ces « Images de Grèce » sont, en même temps, un bel essai de renouveau littéraire... Le paysage grec est un sujet, figé dirait-on, dans une lumière éternelle ! On vient de toutes les parties du monde le visiter, comme s'il était — et il le fut, certainement — l'habitable des dieux... Ne représente-t-il, pas pour l'étranger, et surtout pour le Grec qui se trouve éloigné de la patrie, le fond de tableau de sa persistante nostalgie, sinon le but certain de son prochain voyage.

Que dire alors des Grecs d'Egypte, que deux années consécutives de troubles de guerre ont fait qu'ils n'ont pu le rejoindre. Et Dieu sait, si pendant ce temps, nous n'avons pas désiré ces îles, ces monticules, ces arbres...

Athènes surtout, notre rêve à tous ! Malgré le désordre de ses constructions, nouvelles bâtisses superposées sur les anciennes, cette ville brutalement belle, demeure avec son Phare (l'Acropole est bien le phare d'Athènes !) le principal aimant d'attraction du monde européen.

Sophie Spanoudis parle amoureusement de sa capitale, dans un texte qui encadre les chants de Kariotakis et de Moraïtinis, qui tous les deux « ont cherché, dans ces ruelles, les heures de joie et d'amour, comme des

oiseaux qui se poursuivent... » Ange Prokopou, parle en ingénieur, de la marche de la ville, à travers les temps, et raconte comment cette cité éteinte, complètement effacée de la carte durant l'occupation turque, a pu ressusciter... Pour elle, le miracle eu lieu. Des nouvelles vagues ont éclaté sur la mer, des jeunes et laborieuses fourmis ont ressurgi du coquillage...

Les signatures des meilleurs poètes et prosateurs grecs, figurent dans cette éclectique édition : Palamas, Palis, Vlastos, Costis Ouranis, Alkis Thrilos, Strati Mirivillio, P. Paléologue, Georges Théotocas, Photo Yofilis, pour ne citer que les plus importants, s'occupent des principaux sites de l'Hellade, des îles, des villes, des élévations.

Enfin il ne faut pas oublier l'instigateur et le principal auteur de cet ouvrage résurrectionnel, Mario Vayanno, très connu chez nous par ses fréquents reportages, dans la presse hellénique d'Egypte. Dans ce numéro, riche de reproductions photographiques, et de typographie impeccable, qui est son œuvre, — nous trouvons ses impressions d'un récent voyage qu'il a fait dans l'archipel. Chantre du paysage, il sait ramasser la lumière sur les dorures des rochers, qu'il visite tour à tour pour, notre bonheur : Tinos, Paros, Chio son île de naissance.

Dans un autre article, il promène sa vision sous l'ombrage des arbres, le long de cette route du Péloponèse, que les amateurs des montagnes, qui se dirigent à Trikala et à Ziria, connaissent bien. En effet comment l'oublier ce chapelet de villages qui se suivent, longeant d'une côté la mer, et de l'autre, une haie insistante de ceps de vignes : Asso, Périyali, Vrahati, Koconi, Viollo, Kiato, Dimino, Méliissi, Sikia, et enfin leur terminus Xylokastron. Chaque bourg avec sa note différente de vert, et dont on aime à répéter le nom, l'un après l'autre, comme ceux des jeunes filles qu'on a aimées...

Vayanno, d'origine égyptienne, et qui n'a pas laissé un Grec de chez nous, sans l'héberger, lui faisant goûter son vin, ses raisins et ses figues, se transformant ensuite en un infatigable et précieux cicérone — a fini par devenir un personnage de légende, l'ange qui doit accompagner Tobie dans ses plélegrinations imaginaires ou réelles...

On comprend que son message nous ait émus, et avec nous, ses autres amis d'Egypte, d'Italie, d'Amérique. Et ils sont nombreux, tous ceux de l'Etranger, qui peuvent dire aujourd'hui, que sans Vayanno, la Grèce pour eux, ne serait pas tellement la Grèce...

ELOY TROUVERE

Fivos Delphis : «ORGOS ORGIS» (Poèmes) Athènes.

Titre assez terrible, qui se traduit en français par « Colère continue ». Cependant rien de spécialement dantesque dans le texte. Voici le poète qui avance, sympathique et simple, comme l'air et l'eau, qu'il ne cesse de chanter. L'ombre démesurée du Siècle lui court après, il est à bout de souffle et ses genoux sont coupés...

Ce fantôme du siècle est authentique. C'est celui-là même que les Existentialistes ont découvert dans je ne sais quelle boutique d'accessoires romantiques. Il grandit à chacun de poèmes, ou page de vie qu'ils ont à raconter. Les voici tout couverts par lui, de haut en bas et de bas en haut. Oh, il n'est pas question de lutter avec...

« Je creuse dans le vent, je creuse dans la terre,
partout la Colère, et Nuit de mort... »

Et au lieu de l'or qu'il cherchait, le poète découvre du feu et de la cendre. Piteux résultat, après tant de dépense de sueur et de sang.

Dans ma critique je ne fais presque que traduire les vers de Delphis en français. Malgré ses airs de mauvais prophète, je le trouve charmant, surtout dans sa volonté d'être et demeurer simple et pur.

Précisément comme symbole de pureté, il met sa plus blanche tunique pour venir « dans tes chemins poussiéreux »,

« Plus blanche que le Soleil et le lys, mieux parfumée que le Printemps, plus belle que celle "en porphyre", brodée de pierres précieuses »,

« Ainsi je brillerai dans le rayon matinal, quand je descendrai du ciel et marcherai dans les champs, entre les épis, assis comme un dieu sur mon petit âne. Et toi tu m'attendras à la frontière du rêve. »

La poésie de Delphis est comme celle de Jammes, simple, sans prétention. Elle entre dans le cœur comme une chaleur de printemps. Toute critique visant à la forme semble ici superflue, tellement cela vient comme une pousse de verdure.

On a tellement souffert dernièrement en Grèce, que la poésie gagne facilement sur le terrain défraîchi, et les poètes se lèvent en masse comme des oiseaux surpris par la lumière du jour, se mêtant tous, en même temps, à chanter...

N. Galazis : LA PIPE DE MON PÈRE,

Athènes

Il semble aussi avoir trop souffert, cet écrivain à la prose tendre... Sa longue nouvelle, écrite sous forme de monologue, est bien agencée, malgré ses dehors de négligence. Et voici qu'on est vite gagné par son rythme intérieur, qui est mené comme pour une large symphonie...

Le père est mort, léguant au fils cette pipe au goût amer. Ils avaient trimé ensemble, se consolant par la présence l'un de l'autre, de la médiocrité du quotidien. Et durant l'occupation, ils avaient souffert mille mort, dans les rangs de la résistance, suivant du regard, ce large ruban de sang au milieu de la rue...

Détaché de l'ombre tendre, le poète traîne comme un clochard ses souvenirs, avec ses habits rapés. Comme Heine, il pense qu'ici-bas pour vivre heureux, il faut vraiment bien peu de chose. Un grabat pour se coucher, un arbre à voir. Et tant mieux si, au matin, sur ses branches on trouve pendus ses ennemis. Oh sans y être pour rien dans l'affaire !

Tout ce qui arrive dans cette nouvelle, c'est comme en rêve. Et toujours sur la ligne des nuages, la douleur, les privations. Ces privations, qui sont semble-t-il recherchées, tellement l'auteur les accepte, naturellement !

De sa souffrance il en fait sa poésie, et tous ces gens hideusement « pourvus », ces gens qu'il refuse de juger, parce que dépourvus d'honnêteté — sont passés délibérément à l'autre bord.

On comprend mal, on dirait d'un parti pris...

Que le siècle de la Bourgeoisie soit bel et bien passé, on s'est rendu compte, par plus d'une critique. Ce plaisir quand même de traîner sa misère et s'en rejouir, est étrange...

Pourtant cette Misère est le leit-motiv du morceau, cette musique aux accords de tendresse : le repos sous le platane et l'apposition sur le dos, d'une main amie. Puisque « se ranger » ne peut-être après tout, pour le clochard, qu'une occasion de rater le miracle.

Le soleil sur le buisson et son Christ sur la croix l'enchantent. De préférence il aime les personnes vieilles, qui lui font rappeler son père. Son chien est vieux, et il cherche les rides dans la roche des montagnes, rides qui pour lui sont comme des caresses...

Dire que ce livre est dirigé contre la classe possédante, serait lui faire une mauvaise querelle. Dans cette demi-réussite on relève plutôt une fatalité née de la guerre. Fatalité qui se cherche un peu trop, se croyant seule capable de chanter.

ELOY TROUVÈRE

Charles Corm : LE MYSTÈRE DE L'AMOUR,

poèmes,

(Editions de la Revue Phénicienne, Beyrouth)

Ces poèmes sont, comme le dit bien l'auteur, « l'ébauche d'une cathédrale autour d'une figure », celle de Marie-Madeleine, sœur de Marthe et de Lazare. Divisés en trois parties (Le Caveau de l'Enfer, l'Arche du Purgatoire et la Flèche du Paradis), ils décrivent à la foi la damnation de Madeleine pécheresse, les étapes de son repentir et, enfin, sa conversion définitive et son entrée dans le monde de Jésus.

Il fallait un grand poète comme Corm pour s'attaquer à un sujet aussi ardu qui exigeait un souffle poétique très puissant et très soutenu. Mais, depuis « La Montagne Inspirée », poème de longue haleine qui obtint en 1934 le Prix International de Poésie (Edgar Poe), nous nous attendions à une nouvelle et heureuse audace du poète. Aujourd'hui, avec « Le Mystère de l'Amour », nous sommes comblés.

En vérité, on ne sait ce qu'il faut admirer le plus dans cet ouvrage : la facture impeccable des vers, l'inspiration élevée ou les détails historiques qui illustrent les poèmes et expliquent ainsi toute la genèse de l'œuvre. Chaque poème, cependant, forme séparément un « tableau » (surtout dans la première partie), fixe une scène de la vie de Madeleine ou décrit un de ses états d'âme.

Ouvrage capital, le « Mystère de l'Amour » doit être lu avec attention (je dirais même avec ferveur), en raison du sujet qu'il traite aussi bien qu'à cause de la personnalité du poète.

A. KHEDRY

LES REVUES

ORGANISATION DE LA VIE FAMILIALE

Après l'organisation de la vie intellectuelle, la revue « Culture Humaine » traite dans un numéro spécial du mois d'Octobre de « L'Organisation de la vie familiale ». Les études de ce numéro ont pour but de permettre à l'homme d'obtenir une sécurité intérieure au sein même de la famille, de lui réapprendre à penser familialement. Les articles composés comme les motifs d'une symphonie sur le thème de l'Amour comprennent :

- Dr. J. Pouvel : La préparation au mariage. — André Fayol : La vie conjugale. — Verine : Relations entre parents et enfants. — A. de Malleray : Des hommes nouveaux. — Henri Joubrel : L'éducation sexuelle et sentimentale des jeunes. — Renée Lebel : Le choix des générations. — Amédée Fayol : Les mères. — F. Paris : Le travail professionnel de la mère de famille. — D. Merange : Les auxiliaires de la famille. — J. de Cayeux : Le confort au foyer. — S. Sainderichin : Jeunes foyers. — (Abonnement annuel pour l'étranger Frs. 550 — Editions J. Oliven — Paris).

SI NOTRE EFFORT

VOUS INTERESSE

ABONNEZ-VOUS

ALEXANDRIE

PORT-SAID

LE CAIRE

1865-1948

Les temps changent
LA QUALITÉ DEMEURE

**LES CIGARETTES
 ORIENTALES
 FIDÈLES À LA
 TRADITION**

EXTRA FINE P.T. 7,5
 EVER BEST P.T. 8
 SULTAN P.T. 12

Ce sont des créations

NESTOR GIANACLIS

T. A. E. GREEK AIRLINES

Membre de l'Union Internationale des Transports Aériens (I.A.T.A.)

ALEXANDRIE - ATHENES : Chaque LUNDI et VENDREDI

Départ de l'Aérodrome Fouad à 13.45 (heure locale)
Arrivée à l'Aérodrome Hellénique à 17.05 (heure locale)

ATHENES-ALEXANDRIE : Chaque LUNDI et VENDREDI

Départ de l'Aérodrome Hellénique à 8.45 (heure locale)
Arrivée à l'Aérodrome Fouad à 12.05 (heure locale)

PRIX DES BILLETS:

ALEXANDRIE-ATHENES (simple)	L.E. 17, —
ALLER ET RETOUR	» 32,895

POUR TOUS RENSEIGNEMENTS, S'ADRESSER
aux BUREAUX T.A.E., Hôtel Métropole

35, Bld. Saad Zaghloul (Alexandrie), Tél. 21467 (5 lig.)

AUX AGENTS GENERAUX EN EGYPTE:

MISR AIRLINES, S.A.E.

AINSI QU'A TOUTES LES AGENCES DE VOYAGES.

LA XVIème EXPOSITION AGRICOLE ET INDUSTRIELLE SERA INAUGUREE LE 15 FEVRIER 1949

A L'OCCASION DE LA PROCHAINE INAUGURATION DE LA XVI^e EXPOSITION AGRICOLE ET INDUSTRIELLE, SOUS LE HAUT PATRONAGE DE S.M. LE ROI, LE DIRECTEUR GENERAL DE LA SOCIETE ROYALE D'AGRICULTURE ET DE L'EXPOSITION ANNONCE QUE, LES PREPARATIFS ETANT TERMINEES, LA DATE DEFINITIVE DE L'INAUGURATION SERA, TRES PROBABLEMENT LE 15 FEVRIER 1949. EN CONSEQUENCE, MM. LES EXPOSANTS SONT PRIES D'AMENAGER, DANS LE PLUS COURT DELAI, LE LOCAL QUI LEUR EST RESERVE.

LES VISITEURS Y TROUVERONT LES TOUTES DERNIERES PRODUCTIONS AGRICOLES ET INDUSTRIELLES ET POURRONT AINSI APPRECIER LES PROGRES REALISES DANS CES DOMAINES.